

A black and white illustration of a tropical landscape. In the foreground, a person wearing a large, feathered headdress and a loincloth is shown from the waist up, looking towards the right. The background features a large, rocky waterfall cascading down a steep, rocky slope. The overall style is reminiscent of a woodcut or a detailed drawing.

LA

MAUVAISE

HERBE

vol. 17 no. 2

La Mauvaise Herbe

Vol. 17 no 2 Automne / Hiver 2018

Si vous voulez communiquer avec nous: mauvaiseherbe@riseup.net

Nouveau site web:

<https://mauvaiseherbe.noblogs.org/>

Liens locaux et régionaux:

Montréal Contre-information
mtlcounter-info.org

Librairie L'Insoumise
2033 St-Laurent, Montréal
insoumise.wordpress.com

Anne Archet
flegmatique.net

Submedia tv
sub.media/

DIRA Bibliothèque libertaire
2035 St-Laurent, Montréal
bibliothequedira.wordpress.com

La Déferle
au1407.org

Projet Accompagnement Solidarité Colombie
pasc.ca

Le projet Des terres minées
deterresminees.pasc.ca/

Salon du livre anarchiste
salonanarchiste.ca

Anarchives
www.littor.al

La Mandragore
Bibliothèque féministe queer
lamandragore.xyz

Projections insurgées
projectionsinsurgees.wordpress.com

Contre les prisons
moiscontrelesprisons.wordpress.com

Liens Internationaux :

Black Seed
blackseed.anarchyplanet.org

Green Anarchy
greenanarchy.anarchyplanet.org

L'Endehors
endehors.net

Base de données anarchistes
non-fides.fr

L'aube épine
laubepineautomedia.noblogs.org

1 + 1 = salade?
madeinearth.wordpress.com

Anarchy: A Journal of Desire Armed
anarchymag.org

Brèves du désordre
cettesemaine.info/breves

Infokiosques
infokiosques.net

Ravage Éditions
ravageeditions.noblogs.org

Apache Éditions
apache-editions.blogspot.com

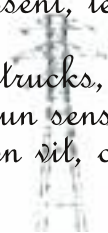
Mutines Séditions
mutineseditions.free.fr

Contra Info
contrainfo.espiv.net

D'inspiration anarchiste et anticivilisation, ce zine est principalement diffusé quelque part et est tiré à 750 exemplaires par numéro.

Des belles roches
des arbres très vieux et très petits
accrochés aux roches
dans l'air marin,
l'air salin,
un lynx en cage
une baleine
deux baleines
des marsouins
du camping sur la plage
des éoliennes qui font comme des lumières de Noël le soir
des étoiles
un bateau de croisière
qui a plus de lumières que d'étoiles
du rhum
dormir au son des vagues
se réveiller au son des vagues
du soleil levant sur le fleuve
un loup en cage
un autre loup en cage
des goélands
des oiseaux de mer dont je ne connais pas les noms
des fils électriques
des milles et des milles de fils, de poteaux
de pylônes
haute tension
qui traversent le fjord
la forêt
des ratons laveurs qui jouent dans une roue de hamster géante
le vent
l'air
l'eau turquoise
les vagues

le calme
 les bungalows
 des frites
 des lignes électriques
 montagne, la vue
 chercher le sentier
 les roches, la terre, le sable
 la mousse, lichen
 des arbres aux branches tordues
 l'espace
 un grand duc qui, lorsqu'il étend ses ailes, ne peut pas voler, parce que
 dans une cage d'un diamètre à peine plus large que son envergure
 respirer
 la route, l'asphalte,
 les lunettes de soleil
 la mauvaise sortie
 brûler du gaz,
 une route encagée, de clôtures pour réduire le massacre
 une tête d'orignal dans une boîte de pick-up
 des bulldozers
 les feuilles rouges
 oranges, vertes
 lac
 miel
 varech
 marées
 un traversier
 des étudiants, des touristes
 des photos
 tous les visages qui se tournent vers le doigt pointé, là-bas, là-bas! Tu
 le vois?
 Les corps qui se pressent, les gens polis, ou pas
 bétuga
 des truckers, des gros trucks, des dizaines de roues
 et tout le long, comme la ligne qui donne un sens, pour ne pas oublier
 où on est, dans quel monde on vit, ce qui (nous) détruit...
 des fils électriques



La subversion de la ferme locale

Dans une société en polarisation où la droite et la gauche s'arrachent les définitions de l'identité et du terroir, la relation qu'on entretient avec le « pays », au sens de paysage, demeure étrangement consensuelle. Quelle que soit la position sur la carte politique, la proximité avec le concept de nature et l'amour du beau qui en est issu est difficilement critiquable. Étrange puisque l'écologie, l'environnement, l'économie, la destruction du monde et ses représentations culturelles devraient se situer au cœur des débats. D'où la nécessité d'écrire ce petit texte. Il cerne le reflet de ces enjeux vis-à-vis d'un mode d'exploitation économique et écologique du paysage, la petite ferme.

Le sujet est glissant sur beaucoup d'aspects; on s'y attache à des conceptions romantiques de la communauté, à des visions injustes de l'économie et on y oublie les relations défailtantes de notre monde avec le vivant et le territoire au nom d'un idéal rose bonbon. Tout aussi problématique que notre société, la ferme bio-locale séduit sur des bases trompeuses, mais fort attirantes. Avec l'essor des lieux de formation tant au niveau collégial que dans les universités, des savoir-faire pratiques et des connaissances académiques, avec les séries télévisées (1) et les documentaires, avec les business en start-up qui veulent développer des parts d'un marché alimentaire toujours plus trendy, ce n'est qu'un début.

Ce texte propose de revoir quelques notions qui sont à la base de l'ASC (agriculture soutenue par la communauté) et de les déconstruire.

La communauté comme base?

Il est généralement admis que la ferme locale est celle qui agit sur une petite échelle; elle ne vend pas ses services sur le marché international ou même sur un marché national. Elle est au service de sa communauté d'acheteurs. La communauté est généralement définie en langue française comme : un État ou des biens appartenant à plusieurs personnes; une identité dans la manière de penser et dans des habitudes partagées; par un groupement de personnes vivant ensemble dans une commune afin d'échapper au modèle social dominant; à une religion.

C'est cette notion de « communauté » qui vend la ferme locale sur le marché alimentaire. Le sentiment de partager avec la campagne et les personnes y habitant. Dans un monde où il est lieu commun d'attribuer les malheurs aux multinationales, aux gouvernements, aux politiciens et aux bureaucrates de tous genres, nouer des liens avec des petites entreprises et acheter local semble une voie d'action tout ce qu'il y a de plus logique. À la fois action personnelle pour reprendre le contrôle de son alimentation et geste collectif parce qu'économique (acheter c'est voter, dit Équiterre), soutenir son fermier-ère c'est un truc « bien ». On touche ici à l'identité d'une façon extrêmement consensuelle. Soutenir sa communauté, sa localité et l'industrie responsable d'un simple geste de consommation.



La logique citoyenne et marchande repose toutefois sur un paradoxe : la vaste majorité des « communautés » d'acheteur-se-s urbain-e-s ou suburbain-e-s des « pays riches » où l'agriculture bio de petite échelle est en croissance ne sont pas organisées sur un partage des ressources communes. Elles ne sont pas des communautés au sens traditionnel. Leur unité de façade dépend plus de Netflix, du système d'éducation national et de l'industrie de l'information que de la réciprocité, de l'Église du village et des traditions entre voisin-e-s co-dépendant-e-s économiquement. Il reste néanmoins quelques fermes familiales qui fonctionnent à l'ancienne, sans grands intrants industriels, mais elles s'inscrivent marginalement dans le modèle du retour à la terre qui fait la marque de commerce de l'ASC.

Dans le cas de la majorité des fermes locales, elles ne sont pas une communauté de biens. Elles n'appartiennent pas à ses client-e-s ou à ses voisin-e-s. Ce sont des entreprises privées appartenant à des particulier-ère-s qui peuvent très bien n'entretenir presque aucun lien de solidarité avec les voisin-e-s. Les client-e-s se procurent donc une communauté branchée-rurale à travers leur bouffe. Les producteur-trice-s génèrent une image de marque ruraliste et candide. Chez les fermier-ère-s, le soin apporté à l'image de commerce est un aspect important de la business.

Ce qui crée la communauté est un rapport marchand « humain », comme le crédit à l'achat, les cadeaux à l'abonnement, les petits produits transformés à la main ou les corvées et fêtes à la ferme où les client-e-s peuvent être invité-e-s. La communauté de la ferme est définie comme les client-e-s potentiel-le-s situé-e-s dans une centaine de kilomètres du lieu de production(2). Dans ce contexte, la solidité de l'entreprise agricole est liée à l'entente passée avec les client-e-s. Ceux et celles-ci s'accordent avec les agriculteurs-trice-s sur les limites du sentiment de communauté généré.

Le bénéfice est mutuel : un sentiment de communauté se développe dans un lien marchand basé sur la confiance entre producteur-rice-s et client-e-s. Ils et elles s'entendent que la fiction de la localité permet une niche économique sur lequel leur pouvoir, au sein du système capitaliste, est accru. Plusieurs personnes ne sont même pas conscientes de cette fiction mais croient en un discours localiste, ce qui revient au même.

La notion de communauté en ASC ne s'applique que vis-à-vis des habitudes de consommation marchande et des gestes de bénévolat ou de gratuité occasionnels. Les manières de pensées partagées peuvent également y trouver un point d'entente autour de photos d'enfants qui jouent dans un champ ou de jeunes fermier-ère-s bronzé-e-s qui présentent de beaux légumes avec le sourire aux lèvres. De préférence avec un coucher de soleil.

L'agriculture

S'il est maintenant plus clair que la ferme locale repose sur un sentiment de réciprocité marchande, qu'en est-il de sa place dans un système de production

globalement capitaliste et déshumanisant? L'activité agricole à petite échelle est en elle-même systémique : elle dépend du grand capital et de ses moyens financiers, de ses infrastructures.

Elle nécessite un grand apport en technologies : serres, machinerie, outils de construction, automatisation, plastiques et filets, etc. En fertilisation produite industriellement : engrais verts, fumiers et composts. En semences préparées et emballées dans divers pays. Sans parler des formes d'énergies fossiles pour les tracteurs, les véhicules de livraison et le chauffage des serres. Elle dépend de l'électricité pour les plus petites machines, la réfrigération des récoltes, etc. Le savoir « paysan » est essentiellement partagé via des forums, des ateliers organisés par des



réseaux nationaux ou internationaux qui dépendent de l'internet.

La vente des produits est tout autant dépendante des superstructures. Elle se fait par les sites de vente sur le web, les technologies de paiement par stripe

aux marchés publics, les cartes débit ou de crédit. Tout cela pour générer un capital qui sert à payer à la banque les intérêts sur l'achat de la terre, l'hypothèque des bâtiments, etc. En ce sens, les fermes bio-locales d'aujourd'hui sont tout autant dépendantes du grand capital que les petits paysans auto-suffisants du moyen-âge l'étaient du féodalisme et de ses garanties sociales et économiques.

Ce qui fait en sorte que les fermes « à petite échelle » sont un maillon toujours chancelant entre les intrants agricoles importés, les lieux occupés, les marchés de proximité et le flot de capital. En ce sens, l'image de commerce des fermes ne peut être qu'un barème négocié pour conserver la crédibilité d'une niche économique.

Le côté sexy de la ferme locale : l'intempestif

Si le portrait économique réaliste de la ferme est si peu subversif, alors pourquoi lui attribuer un potentiel de « révolution » alimentaire? Pourquoi dire qu'elle va « changer le système » de production? La notion d'intempestif rend bien justice à ce qui fait le charme du mouvement actuel de retour au terroir. [Du latin *intempestivus*, hors de saison, de *tempus*, temps. Qui est fait à contretemps, se produit mal à propos ou apparaît comme inconvenant](3). En effet, dans une société du pré-fait et du prêt à consommer, l'idée de prendre en main ses propres moyens de production et de vendre ses produits aux gens qui nous ressemblent et qui cherchent eux et elles aussi à sortir du superficiel est délicieusement intempestif. Un peu anachronique de produire avec la traction animale sur 1 à 3 acres en 2018. Sexy et steampunk de « gossier » des panneaux de régulation de serres et une station de ventilation avec une plate-forme arduino(4) et des composantes importées de Chine. Brancher des lignes d'arrosage patentées et les installer à l'aide d'une machine soudée à la main. Trippant d'apprendre à réparer des tracteurs des années 1980 et de bâtir la machinerie à partir de plans produits par les ateliers paysans français. Et ne vous trompez pas, vos fermier-ère-s modernes font tout ça, et beaucoup plus. Le retour du potentiel de débrouillardise après trois décennies de solutions académiques, théoriques et sèches de la part de nos institutions, c'est « hot ».

Malheureusement, ce rêve de l'agriculture bio comme auto-suffisante ne correspond pas à la réalité du marché, comme vu plus haut. La construction de connaissances que cet essai à l'autonomie au sein d'un système demeure extrêmement instructif pour ceux et celles s'y consacrant, les fermier-ère-s. Peut-être y a-t-il là une subversion du système de production. Elle serait axée sur une quête personnelle de la part des personnes la pratiquant, qui s'émancipent individuellement d'un monde capitaliste par l'acquisition de savoir-faire alternatifs.

Rapidement, cette quête des technologies faites « à la main » devient, sur la ferme, la pierre d'assise qui permet les économies d'échelles. Comme le temps économisé par la nouvelle machine à laver les légumes, « gossée » avec des tuyaux de PVC et une vieille laveuse, ou celle qui permet de préparer les buttes de terre tout en intégrant les engrais verts, soudée lors d'un week-end entre bricoleux et bricoleuses en hiver. Ces économies deviennent bientôt la norme adaptée à la taille du marché de niche. Elles

permettent de générer ces doux profits dédiés, par exemple, à l'achat du nouveau char pour aller voir famille et ami-e-s urbain-e-s, l'ancien étant mort d'épuisement après 500 000 km, 8 ans de service et de nombreuses réparations de fortunes, paix à son âme.

L'image anachronique et le capitalisme

Si l'image intempesive de l'entreprise agricole de proximité demeure le « bling » de sa plus-value, les pratiques qui permettent de l'atteindre sont toujours bien ancrées dans le monde capitaliste. Au delà de l'image à contretemps, inconvenante, l'agriculture alternative en Amérique du Nord demeure une histoire de propriété privée, d'exploitation de la main-d'œuvre, souvent migrante, et de rapports de domination entre maîtres et apprenti-e-s. Des fermes bio québécoises qui préfèrent travailler entre blancs avec des saisonnier-ères peu formé-e-s, des woofers et des stagiaires à celles qui assument que le marché canadien de l'agriculture fonctionne à main-d'œuvre latino et qui en embauchent quelques-uns, la condition du travail n'y est pas plus reluisante qu'ailleurs. L'agriculture, avec son absence parfaitement légale de code du travail, demeure un de ces secteurs difficiles où les fériés, les jours de maladie et les heures supplémentaires n'existent pas. On y est fier-fières de



« travailler dur » sans se plaindre, sur le bon vieux modèle du conservatisme social de l'ancien temps.

Cette tendance ne se trouve pas contredite par le flux d'aspirant-e-s propriétaires qui sortent chaque année des écoles d'agriculture bio de Saint-Hyacinthe, Lapocatière et de Victoriaville, ou de la ferme d'André Desmarais, les Quatre-temps. La différence d'avec la situation d'il y a 20 ans, quand le mouvement a commencé, est que le marché est maintenant compétitif. La main-d'œuvre se doit d'être performante et les propriétaires de fermes compétent-e-s pour survivre. Les réseaux de propriétaires de fermes bio-locales s'enflamment d'indignation et d'horreur quand l'idée du salaire minimum à 15\$ de l'heure est évoquée, car les marges de profits sont maigres! C'est déjà probablement leur salaire, alors l'idée de payer des employé-e-s peu expérimentés, qui demanderont à être formé-e-s, le même salaire qu'eux-elles leur fait dresser le poil sur les bras. À moins d'augmenter sensiblement le prix de leurs produits. Voici le nœud du problème; la petite ferme doit développer une niche durable. Si elle la perd en haussant ses prix ou en ayant une image moins attirante que la concurrence, elle devient obsolète dans le marché alimentaire et devra fermer ses portes.

Les solutions proposées touchent alors l'organisation du marché. Grossir la part des produits bio-locaux requiert des structures qui externalisent les coûts de production ou de mise en marché hors des entreprises. Comme dans tous les autres secteurs de l'économie. Ce n'est pas sans rappeler les premiers regroupements des agriculteurs canadiens du 19e et du début du 20e siècle, qui ont fondé les structures de coopération et de protection nationale du marché agricole que nous connaissons maintenant(5).

La CAPÉ(6) (Coopérative pour l'agriculture de proximité écologique), avec ses paniers d'hiver, ses kiosques dans les marchés publics et ses instances de partage des technologies marque un point tournant dans cette organisation du marché et cette externalisation nécessaire des coûts depuis 2013. Tout comme Équiterre l'a fait il y a plus de 20 ans en mettant en place le réseau des fermiers de famille pour les coûts de mise en marché et en réseau.

La piste des subventions viables (ou du moins à la hauteur des ambitions des fermier-ères) est évoquée, à l'instar du fonctionnement de l'agriculture conventionnelle. Des

instances nationales furent créées dans les dernières années, telles l'Union Paysanne, pour demander l'intervention des gouvernements dans le marché bio-local. En un mot, une fois la niche dépassée par ses circonstances d'émergence, il faut assumer le côté parfaitement business et intégré au marché des fermes afin de les faire prospérer.

Ces moyens de promotion sont tout autant de gauche que de droite, regroupant des pensées libertariennes(7) autant que coopératives ou nationalistes. L'achat systématique par les institutions publiques de la bouffe bio-locale est invoquée, de même que plusieurs autres solutions parfaitement applicables et réformistes. Un bon exemple de cette façon d'envisager l'agriculture de proximité pour le futur est présentée dans le documentaire de Marc Séguin « La ferme et son État », sorti en salle en 2017. Globalement, on peut constater que l'intempestif et la conscience du profit à faire dirigent le mouvement de la « révolution alimentaire », mais que la conscience politique de l'agriculture bio-locale est dépourvue d'analyse de classe sociale et d'anti-autoritarisme.

Des pistes de solution?

À travers les années passées dans ce milieu, j'ai croisé de nombreuses personnes qui se sont engagées dans l'agriculture bio-locale avec un espoir réel de « changer le monde », ou du moins d'y trouver une place pour eux-elles qui n'implique pas de détruire son environnement et son prochain. Beaucoup en sont sorti-e-s amèrement déçu-es, ou bien ont appris à faire des compromis. J'ai eu du mal à apprendre à fermer ma gueule quant aux modes d'exploitation, aux hiérarchies et aux violence interpersonnelles qui sont monnaies courantes sur les fermes du 21e siècle. L'idée d'écrire ce court texte a germé d'une discussion avec un woofier qui travaillait sur la



ferme où j'étais. À la question existentielle de « Comment on fait alors pour sauver le monde avec l'agriculture? », à laquelle le dude semblait vraiment croire qu'il aurait une réponse concrète, je n'avais rien d'autre à répondre que « Fermer la ville et abolir le patriarcat? ». Ça a mis un « fret » dans la conversation.

La réponse « fermer la ville » vient, tourne des goules en sus(8), du fait que les villes, qui concentrent plus de la moitié de la population du monde alors qu'il y a à peine 100 ans l'humanité était une espèce à plus de 90% rurale, représentent l'accumulation des richesses et la violence systématique du capital envers l'écologie. Si vous voulez plus de précisions sur le sujet, les textes passés de la Mauvaise Herbe vous fourniront plus de lecture que nécessaire.

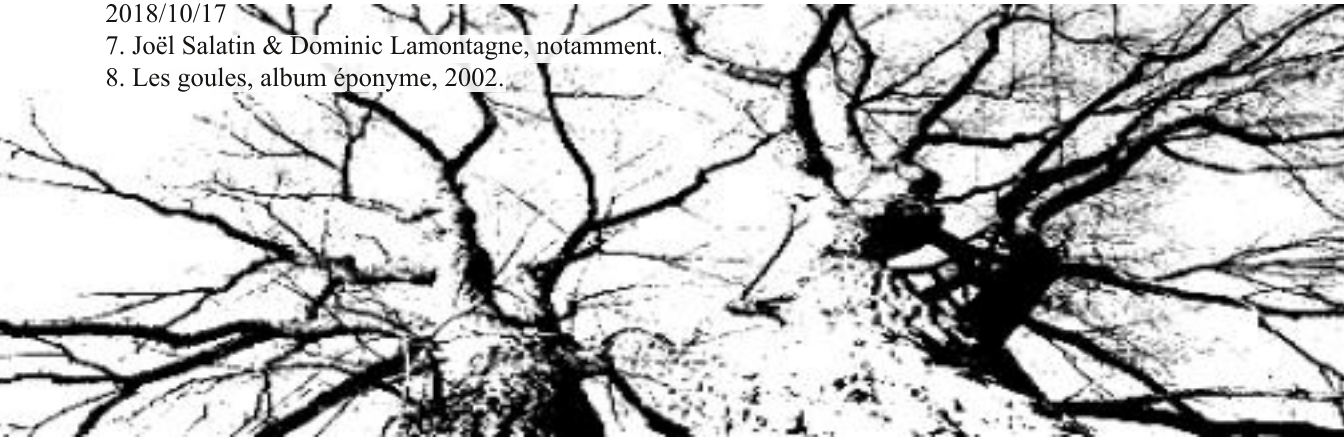
La partie abolir le patriarcat vient du fait que les violences et les actes de domination quotidiens nécessaires au fonctionnement d'une entreprise agricole sont issus de cette vieille culture du travail et de la famille conservatrice qui nous empoisonne l'air depuis le féodalisme. Probablement depuis plus longtemps en fait, mais il est question ici du Canada, qui prend ses racines dans le régime féodal de la Nouvelle-France.

À la lecture de ce texte vous aurez compris que l'ASC contemporaine ne réglera rien aux problèmes sociaux que nous vivons; elle a déjà de la difficulté à reconnaître les oppressions qu'elle reproduit et tente de se frayer une part du marché capitaliste en bâtissant des niches économiques toujours plus importantes. Toutefois elle dégage un potentiel de compétences fort utiles pour survivre sans méga-structures, bien qu'encore nettement insuffisantes. L'imagerie du retour à la terre produit pour l'instant un clash intempestif et sexy entre rigorisme économique et innovation, qui invite au conservatisme en même temps qu'aux valeurs de solidarité et d'entraide. Sans confronter aucun de ses problèmes inhérents, l'ASC ne peut toutefois que se diriger dans un mur et devenir un outil d'aliénation, c'est à dire de dépossession. Les producteur-trice-s agricoles et les client-e-s perdent de vue les rapports de solidarité qui étaient nécessaires afin de bâtir une niche économique plus ou moins indépendante du « gros capital ».

Entretenir l'illusion qu'il est possible de sortir du capitalisme sans sortir des rapports marchands est une grossière erreur; se complaire dans cette illusion est dangereusement naïf.

Notes

1. « Les fermiers », 2018, ou « La classe ouvrière », 2016, notamment.
2. Au Québec ce compromis est défendu par le réseau des fermiers de famille, créé par Équiterre, qui a annoncé sa vente à la CAPÉ (Coopérative des agriculteurs de proximité écologiques) en 2018.
3. Selon le Larousse 2018.
4. Arduino is an open source computer hardware and software company, project, and user community that designs and manufactures single-board microcontrollers and microcontroller kits for building digital devices and interactive objects that can sense and control objects in the physical and digital world. Tiré de Wikipedia, 2018/10/17
5. La Coop fédérée, les coopérative de production de lait et de fromage du 19-20ème siècle, l'Union des Cultivateurs Catholiques devenue l'Union des producteurs agricoles, etc.
6. Cette coopérative vise à regrouper tous les agriculteurs et agricultrices qui pratiquent l'agriculture de proximité écologique, ainsi que les organismes et intervenants œuvrant dans le domaine, en vue de leur permettre d'encadrer des activités économiques et de formations, mais aussi parler d'une voie unie sur la question du développement de l'agriculture de proximité biologique et écologique. Site web de la CAPÉ, 2018/10/17
7. Joël Salatin & Dominic Lamontagne, notamment.
8. Les goules, album éponyme, 2002.



Le monde industriel et technologisé, c'est aussi...

Des déversements de matières dangereuses

En novembre 2017, l'oléoduc Keystone a dû interrompre ses activités à Marshall County, au Dakota du Sud, en raison d'une fuite de pétrole d'environ 795 000 litres (5 000 barils). Une première fuite est survenue en avril 2016. Le pipeline achemine du pétrole des sables bitumineux de l'Alberta jusqu'au Nebraska. TransCanada, propriétaire de Keystone X, cherche à doubler le débit par rapport à l'oléoduc existant, c'est-à-dire 830 000 barils par jour, et à relier plus directement les sites pétroliers de l'Alberta au Texas.

En février 2018, un déversement de matières dangereuses s'est produit à Boucherville, sur le site de l'entreprise de transport Groupe Guilbault.

Des trains qui déraillent

En juin dernier, un train de marchandises du Canadien Pacifique, qui transportait notamment du pétrole, a déraillé près de Red Deer, en Alberta. L'un des sept wagons du train a été endommagé et du pétrole brut s'en est écoulé. L'accident est survenu entre Springbrook et Mackenzie, dans un secteur rural.

En juillet, un train de marchandises de 40 wagons a déraillé à Saint-Constant, en Montérégie. L'accident a fait un blessé et a perturbé le réseau de train de banlieue. Cinq wagons du CP ont quitté les rails vers minuit, près du rang Saint-Pierre. Quatre des wagons impliqués transportaient des rouleaux d'acier et le cinquième transportait du bois.

Un autre train de marchandises du CP a déraillé à Saint-Polycarpe, en Montérégie, le 16 juillet. 35 sur 95 wagons ont déraillé. Parmi ces wagons, plusieurs transportaient du pétrole brut et du gaz propane. L'un d'entre eux est d'ailleurs tombé directement dans la rivière Delisle qui traverse le village, tandis que quatre autres wagons-citernes sont restés suspendus sur un ponceau. Le ministère a seulement rapporté une fuite « mineure » d'huile végétale. Heureusement, peut-on lire, le déraillement a perturbé fortement la circulation des trains sur la voie principale du CP, qui relie Vancouver à Halifax.



Des sols contaminés

Est-elle « décontaminée » la terre sur laquelle ton condo à Montréal est construit? Non, elle est juste shipper ailleurs, près des pauvres vivant en région. Dans ce système, il y a des lieux marginalisés, des territoires avec moins de valeur. En novembre 2017, on apprenait que plus de 1100 tonnes métriques de sols hautement contaminés (arsenic, plomb, essence) ont été déversées au bord de la rivière de l'Achigan, dans les Laurentides, par la gang de ton pusher de coke. Aussi connu sous l'appellation d'industrie de la décontamination. Les entreprises offrent des prix très compétitifs aux entrepreneurs en construction qui doivent disposer de sols contaminés. Les sols n'étaient pas envoyés dans un lieu d'enfouissement autorisé, mais dumpés dans des champs en région. Les terres contaminées proviennent beaucoup des chantiers de construction des immeubles à condos dans le sud-ouest de

Montréal, où les terres sont contaminés par des hydrocarbures, du xylène, de l'Arsenic, du plomb et des métaux lourds. Ça continue toujours aujourd'hui, l'État a décidé de fermer les yeux.

Du poison dans nos assiettes

En décembre 2017, Monsanto gagnait une bataille juridique en Arkansas lui permettant de poursuivre la commercialisation de son herbicide Dicamba, cousin du glyphosate (aussi connu comme le tueur d'abeilles). L'herbicide est utilisé dans les champs de soja et de coton. Scott Partridge, responsable de la stratégie mondiale de Monsanto, a dit que cette décision «envoie un message très clair aux agriculteurs de l'Arkansas en reconnaissant qu'ils ont besoin de ce produit». Le Missouri, le Dakota du Nord et le Minnesota essaient aussi de prendre des mesures restreignant l'utilisation du Dicamba.

De la recherche scientifique dépendante

Christian Overbeek est président des Producteurs de grains du Québec, qui représentent 11 000 producteurs. Il est également président du conseil d'administration du Centre de recherche sur les grains (CÉROM), une institution publique dont une partie des recherches vise à réduire l'utilisation des pesticides qui nuisent à l'environnement. Le CÉROM est financé à 68 % par le public. Pourtant, son conseil d'administration est entièrement composé par le privé : représentants des producteurs et de vendeurs de semences, d'engrais et de pesticides. Les chercheur-e-s ont subis des pressions afin de modifier leurs résultats d'étude. Une note interne du MAPAQ fait état de tentatives d'intimidation de la direction sur les chercheurs et d'« ingérence de quelques membres du CA ». Plusieurs recherches menées au CÉROM ont démontré la toxicité des néonicotinoïdes sur les pollinisateurs, mais le président maintient que ces pesticides ne sont pas dangereux, puisqu'ils sont permis par le gouvernement fédéral. Deux autres études démontrent que les

gains de rendement pour les producteurs de maïs qui utilisent des néonicotinoïdes sont seulement de 0,5 % et sont même nuls pour les producteurs de soya.



De l'eau contaminée

Les échantillons prélevés à la plage du lac Leamy, à Gatineau, montrent que les concentrations en métaux lourds — cadmium, chrome, cuivre, plomb et zinc — sont supérieures aux normes. Cela provient des pièces de pyrotechniques utilisées durant les feux d'artifice. Il y a quatre ans, les organisateurs ont décidé de changer de lieux, et de le faire sur la rivière des Outaouais. Mais la rivière (ou le fleuve par ailleurs) est-elle un meilleur emplacement? Vu qu'il y a un grand débit d'eau, c'est difficile de démontrer la contamination de l'eau. Comme par magie, le problème a disparu.

La mort à petit feu de la vie marine

Selon un article paru dans *Science*, l'oxygène disparaît de plus en plus des océans, menaçant la vie marine. Au cours des 50 dernières années, la superficie touchée par ce problème est passée de 4,5 millions à 32 millions de km². Les eaux près des grands fleuves et des centres urbains sont particulièrement touchées. Dans le golfe du Saint-Laurent, le taux d'oxygène a chuté de 55 % depuis les années 1930. Les populations d'animaux marins et la diversité ont largement diminué dans les régions côtières. Les industries et le secteur agricole jouent un rôle important car ils rejettent leurs nitrates dans les eaux, provoquant une multiplication d'algues. Mais en haute mer, c'est plutôt l'effet du changement climatique: les eaux plus chaudes ne peuvent pas absorber autant l'oxygène (les différentes couches de l'océan ne se mélangent pas autant). Ce phénomène se rajoute à l'acidification des océans et à la fonte des glaciers.

De l'air pollué

Selon une étude publiée en 2018 réalisé en Asie de l'Est, la pollution atmosphérique serait encore plus néfaste que prévu pour la santé. L'exposition prolongée aurait un impact majeur sur les capacités cognitives des humains.

Une diminution de la valeur nutritive des aliments

Selon une étude parue dans *Nature Climate Change*, une augmentation du CO₂ dans l'atmosphère réduirait (de 3% à 17%) les qualités nutritives de nombreuses cultures de base, ce qui pourrait créer des carences en zinc, en fer et en protéines chez des millions de personnes, exacerbant les carences existantes chez plus d'un milliard de personnes, ceci sans compter que près de 2 milliards sont déjà carencées. Ces carences affectent le système immunitaire (ex. zinc) ou causent l'anémie (ex, fer) et augmentent la mortalité lors des accouchements, ou encore des retards de croissance chez les enfants (ex. protéines).

Une fuite en avant irresponsable

Des scientifiques pensent sérieusement utiliser des techniques de bio-ingénierie visant à manipuler le rayonnement solaire pour atténuer le réchauffement climatique. Mais une étude, parue dans *Nature Ecology & Evolution*, met en garde que si elles s'interrompaient brutalement, cela pourrait faire disparaître des espèces entières (amphibiens, mammifères, coraux et plantes), car elles ne pourront pas s'adapter rapidement. Cette technique, qui n'a encore jamais été testée (contrairement à ce que pensent certains illuminés), consiste à injecter dans les hautes strates de l'atmosphère des milliards de particules destinées à renvoyer une part du rayonnement solaire dans l'espace. Ces techniques sont controversées dans le monde scientifique, car elles ne sont pas au point et rien ne garantit un résultat positif. Une première expérimentation est en cours (automne 2018) dans le désert de l'Arizona. On pourra dormir avec la conscience tranquille d'ici la publication des résultats...

L'incapacité de tisser des liens avec les autres

« Je crois que nous avons créé des outils qui sont en train de déchirer le tissu social qui définit le fonctionnement de la société. »

- Chamath Palihapitiya, novembre 2017, lors d'un entretien à l'Université de Stanford. Il a été ancien collabo et vice-président de l'acquisition d'utilisateurs à Facebook de 2007 à 2011.

« Les cercles vicieux alimentés par de petites doses de dopamine que nous avons créés sont en train de détruire la société ».



Withered Green Anarchism

« *Y'a plus personne ici qui s'intéresse à eux, pourquoi tu les laisses pas juste disparaître dans l'impertinence?* » m'a demandé un bon ami qui se dit lui-même anarcho-primitiviste.

Anecdotique peut-être, mais je n'ai pas pu m'empêcher de me rappeler d'une conférence très réussie sur l'écologisme radical, à laquelle j'ai assisté il y a pas si longtemps, et bien préparé, par un anarchiste qui s'y connaît. Pendant la partie dédiée à l'anarcho-primitivisme, à la salle bondée de jeunes étudiants radicaux très enthousiastes, on a servi commodément le discours sur l'égalité, la démocratie directe, et même le *15-heures-de-travail-par-semaine-qui-s'apparente-à-du-jeu-de-toute-façon* (1). Au moins, il ne s'est pas mis à parler de télépathie ou de vision télescopique. Je me rappelle que ça avait tellement fait bonne impression qu'une coordinatrice du cégep où la conférence se déroulait était allée voir la *Mauvaise Herbe*, qui avait une table sur place, pour les inviter à partager leur message positif avec les jeunes. Ils lui ont donné quelques *Mauvaise Herbe* à lire, et je crois qu'elle a laissé faire.

Mais c'est vrai qu'on n'entend plus trop parler des *Green Anarchists* par ici. Pourtant, dans mes conversations et dans ce que j'entends souvent dans le discours *anti-civ* ici et ailleurs, ce sont les mêmes réflexes que je connais bien, les mêmes références, les mêmes prémisses, et les mêmes aboutissements. Le discours humaniste-hédoniste sur la vie primitive est devenu mainstream dans le milieu. Dans la complaisance, les spéculations de certains sont devenues des faits pour d'autres. Les anarchistes en général ne se sont jamais écartés trop loin du progressisme, ils s'y sentent chez soi, à l'aise. Ceux qui ont choisi de s'en écarter par leurs paroles et leurs gestes ont toujours fini par se heurter aux églises qui donne le sens à la « lutte ». S'en est rendu qu'il faudrait faire sa profession de foi pour accompagner chaque affirmation, chaque action.

Pour plusieurs maintenant, en ces moments d'affrontements, remettre le discours de cohésion sociale en question c'est de s'approcher du « fascisme ». Alors que les

cyberanarchoflics de la pureté insurrectionnelle font des appels à la chasse aux sorcières, c'est à toute leur Inquisition que je dédie ces provocations.

Green is the new red

« La vision idéologique de notre passé a été radicalement bouleversée ces dernières décennies, par le travail d'académiciens comme Richard Lee et Marshall Sahlins. Un renversement presque complet de l'orthodoxie anthropologique est survenu, avec d'importantes conséquences. Nous pouvons maintenant voir qu'avant la domestication/agriculture, la vie en était une de loisirs, d'intimité avec la nature, de sagesse sensuelle, d'égalité sexuelle et de santé. Ceci fut notre nature humaine pendant deux millions d'années, avant l'esclavage par les prêtres, les rois, et les patrons. »

John Zerzan, *A Future Primitive*

Nous sommes d'une ère désillusionnée par les promesses du progrès. Il n'a pas apporté l'utopie promise. Les progressistes ne sont plus nécessairement ceux qui nous promettaient que *la machine travaillera pour l'homme!*, ceux qui il y a plus d'un siècle déjà nous annonçaient ce même « *loisir, intimité avec la nature, sagesse sensuelle, égalité sexuelle et santé* », grâce au développement de l'humain et de sa technique... ils sont plutôt maintenant ceux qui s'inquiètent des crises que cela a engendré, ceux qui regardent défiler le fil de nouvelle de l'apocalypse en cours, du désastre écologique et de la civilisation planétaire en pleine décadence.



Mais certains ne perdent pas espoir en l'humain, et à la possibilité que munit d'une nouvelle conscience universelle, il puisse impulser une culture de résistance de chasseurs-cueilleurs nomades qui porteront tout l'humanisme qu'a hérité l'anarchisme du 20e siècle!

Et c'est en ce sens qu'un ouvrage canon de l'anarcho-primitivisme comme *Future Primitive* est un exercice de séduction, offrant une critique de la civilisation et une

valorisation de la vie primitive pour plaire aux sensibilités humanistes déçues par les conséquences de la modernité. On y puise donc abondamment dans les ouvrages anthropologiques d'une certaine époque où l'on s'efforçait de briser le mythe d'une vie primitive brutale, avec des déclarations audacieuses sur les aspects égalitaristes et d'oisiveté, plus attrayants pour les civilisés modernes - d'anthropologues qui voulaient que leur domaine vienne alimenter les débats sociaux.

L'anthropologue Nurit Bird-David, dans un essai où elle revient sur le lègue du travail acclamé de Marshall Sahlins cité par Zerzan, *The Original Affluent Society*, nous rappelle bien que « *L'intérêt général qu'il a généré*



reflétait sans doute nos besoins symboliques et idéologiques, ainsi que notre construction (occidentale) du passé préhistorique. [...] Avec l'intention de provoquer ainsi que de documenter, l'essai alla au-delà du discours scientifique conventionnel, faisant directement appel à nos fantasmes occidentaux à propos du travail, le bonheur et la liberté.» (2)

Pour plusieurs qui s'identifient à l'anarcho-primitivisme ou à un certain *Green Anarchism*, la vie des chasseurs-cueilleurs nomades du paléolithique représente l'anarchisme vécu par l'humain pendant des millénaires. Certains iront même jusqu'à appeler ça *Primal Anarchy*. Ils voient dans cette utopie originelle, dans ce jardin d'éden anarchiste, notre vraie « nature humaine ». Dans leur propagande, la valorisation de cette vie primitive est dirigée vers un auditoire à tendance anarchiste avec ses valeurs humanistes et progressistes, par ce qu'on y trouve d'anarchisant.

Cette lecture sélective de l'anthropologie est devenue très répandue chez les anarcho-primitivistes et a influencé bien d'autres anarchistes (stirneriens et nihilistes compris). Elle réduit la vie primitive à un discours généralisateur sur de prétendus traits essentiels, égalitaristes, collectivistes, anti-oppressifs, hédonistes, écologistes et anarchistes. La pertinence de la vie primitive devient sa représentation de ces valeurs.

Les comportements sauvages qui n'y cadrent pas sont soit relégués au second plan quand ils ne sont pas simplement ignorés, ou bien ils sont traités avec une grande suspicion, assimilés aux effets des conséquences de la civilisation (syncrétismes, mauvaise interprétation par les civilisés, empiètement), mais cette même suspicion s'applique rarement aux prétendus comportements qui cadrent avec les valeurs progressistes, et encore moins à ces valeurs elles-mêmes. Ce qui en résulte est une interprétation du mode de vie chasseur-cueilleur en tant que modèle de société progressiste par excellence avec comme représentant le plus pur des chasseurs-cueilleurs nomades à retour non différé.

Dans la tradition socialiste, les cultures autochtones n'ont aucune importance autre que la récupération folklorique puisqu'elles sont toutes réduites à l'expérience prolétaire : les aventures socialistes en Amérique latine nous en ont laissé un clair témoignage. Où l'expérience prolétaire faisait défaut, on la créait à grand coup de progrès, au nom de l'humanisme, achevant les cultures autochtones décimées pour les

intégrer à la grande confrérie des hommes. Est-ce que ce n'est pas justement un peu dans cette tradition qu'aujourd'hui plusieurs anarchistes de diverses tendances projettent leur idéologie sur les façons des anciens en les présentant en tant qu'anarchisant, pratiquants ou exemples d'anarchisme? On peut y piger ici et là ce qui convient à notre discours du moment et passer le reste au rouleau compresseur anarchiste. C'est bien civilisé tout ça.

Ce que nous apprenons par l'anthropologie et l'archéologie à propos de la vie des groupes de chasseurs-cueilleurs nomades à travers le temps, c'est qu'elle n'est pas homogène. Si on veut y chercher des comportements progressistes, comme ceux que j'ai nommés, on en trouvera. Si on veut chercher des comportements d'un spectre entièrement opposé, on en trouvera aussi, les idéologues y trouveront leur compte.

Mais c'est justement cette variabilité qui m'apparaît pertinente. La vie sauvage, elle remet en question tout le discours sur la nature humaine, toute notre domestication, cela inclut d'autant plus nos penchants humanistes qui ont impulsé le progrès social nécessaire à la continuation du développement.

Les humains en relation avec une infinité de facteurs et de tangentes ayant cours sur des milliers d'années, une infinité de situations vécues, et donc, une diversité de réaction, d'adaptation, de manière de concevoir et d'agir. Ces caractéristiques font en



sorte qu'il est difficile de simplement transposer la façon d'être d'un groupe à un autre. Pour qu'une façon d'être soit reproductible d'un groupe à un autre, mieux vaut remplacer les variables par un milieu homogène et contrôlé, et c'est ce que fait le progrès.

Si on aime voir le reflet de valeurs qui nous sont familière dans la vie primitive, comme la coopération, le collectivisme, l'égalité, l'amour du prochain, le partage et la tolérance, valeurs qu'on nous enseigne depuis l'enfance, ne devrions-nous pas nous demander où elles nous mènent dans notre situation actuelle? Le contexte change tout.

L'image idyllique de la vie primitive est d'autant plus trompeuse du fait que l'effondrement de la civilisation ce n'est pas le paléolithique. La Terre n'est déjà plus celle où les chasseurs-cueilleurs nomades se sont épanouis, et qui sait dans quel état inhumain elle pourrait se trouver lors d'un effondrement de la civilisation et par la suite.

Même avec l'appât de l'utopie, jusqu'à quel point ceux qui veulent le bien de l'humanité seraient-ils capables de désirer et d'agir envers l'effondrement de la civilisation, précipitant possiblement cette humanité vers le gouffre?

« Nous avons vu le monde dans lequel nous voulons vivre, et pour lui il vaut la peine de se battre » (3)

« L'anarcho-primitivisme est une allégeance à une adaptation spécifique de l'humain à la vie sur cette planète, un mode de vie qui selon toutes indications a perduré de façon viable et en relation intime avec l'écologie sauvage pendant des éons de plus que quelconque. Avec ce savoir objectif en main, nous anarcho-primitivistes maintiendrons notre capacité humaine d'agir et nous l'utiliserons pour les genres d'actions que nous jugeons plus efficaces en créant simultanément les genres de sociétés que NOUS VOULONS créer. Cela est notre prérogative. »

Choloa Tlacotín, A Letter to: "Halputta Hadjo"

C'est la prérogative d'un hypercivilisé surtout.

Ce sont bien des civilisés dans le confort de l'abstraction qui peuvent, en quelques clins

d'œil, s'inspirer des principes de James Woodburn sur les chasseurs-cueilleurs égalitaristes comme règle de vie ; ensuite, admirer les peuples guerriers qui ont fait la guerre aux civilisés en Amérique du Nord ; et enfin, s'émerveiller de la capacité d'endurance qu'a pu développer l'humain dans des conditions difficiles, « comme celle qu'avaient les *Ona* [Selk'nam] » dans les Terres de Feu (4). Ce sont des agents du progrès qui croient pouvoir isoler à leur guise ce qui leur convient dans la base de données et s'en ériger l'idéal du monde pour lequel ils veulent se battre. Qu'on ne vienne pas me présenter ça comme de la dédomestication, ou je ne sais quelle autre connerie.



L'humain a dédié toute la puissance du progrès à tenter de contrôler sa destinée et il n'y réussit toujours pas. Les anarchistes étant eux-mêmes des civilisés têtus, croient pouvoir contrôler le résultat de leurs agissements par la volonté qu'ils y mettent. Pourtant plusieurs d'entre eux savent bien que les choses ne vont pas toujours selon le plan (des grèves sociales qui finissent par des élections générales, des trucs qui explosent au pas bon moment, ou l'autre vedge qui a pas mis ses gants, etc.). À travers l'histoire, tous ceux qui l'ont tenté ont échoué à créer la société telle qu'ils la voulaient, mais les super anarchistes, eux, réussiront sûrement...

Et après tout ça, serait-ce possible, par exemple, qu'après quelques générations les descendants des anarcho-primitivistes, enfants réensauvagés, chasseurs-cueilleurs enracinés dans les durs paysages de la prédite chute de la civilisation, deviennent aussi résolument « patriarcaux » que les Selk'nam, qui vivaient un mode de répartition territoriale patrilinéaire ou la cosmovision établie très explicitement une division des sexes et la domination spirituelle et sociale de la femme par l'homme? (5) (mais ce

petit détail que les *Green Anarchists* ont omis dans leur revue, d'un peuple envers qui ils ont exprimé de l'admiration et dont ils ont déploré la perte, ça passait probablement mal au Salon du livre anarchiste.)

En tout cas, qui a des enfants sait bien qu'il n'y a aucune garantie qu'ils écoutent nos mises en garde. Et de toute façon, j'ai l'impression que les hypothétiques enfants sauvages du futur primitif n'en auraient probablement rien à foutre du discours moralisateur d'un vieil idéologue civilisé qui connaît rien à leur vie quotidienne.

L'espoir, c'est mieux que rien?

L'espoir est devenu un concept prisé chez les *Green Anarchists* ces dernières années. Zerzan y a dédié un de ses derniers livres, *Why Hope? The Stand Against Civilization*, et avec ses disciples et collaborateurs, dans leur revue *Black and Green Review*, ils ont déployé une attention constante à opposer leur *espoir* à ce qu'ils considèrent un nihilisme endémique qui a contaminé les anarchistes.

Dans son éditorial du *Black and Green Review 4*, Kevin Tucker nous raconte, en gardant son sérieux, comment l'absence d'une revue publiée par les *Green Anarchists* a fini par mener « *les anarchistes à s'égarer dans un cul-de-sac de terrorisme nihiliste et d'introspection égoïste. Dans cette trajectoire, l'anarcho-primitivisme est un paratonnerre puisqu'il a l'audace de défendre quelque chose : d'avoir revendiqué la vision d'un monde pour lequel il vaut la peine de se battre et de défendre. De vouloir construire des communautés de résistance, appuyer ceux qui résistent les avancés de la civilisation, et de refuser le processus de domestication qui cherche à nous arracher du sauvage qui se trouve dans toute vie* »

Pour eux, mon jeune padawan, le désespoir que fomentent ses *nihilistes* mène soit à un nombrilisme conformiste, ou bien à critiquer ou attaquer n'importe qui et n'importe quoi : leurs paroles et leurs actions ne mènent à rien... Et l'espoir c'est mieux que rien! ...N'est-ce pas?

Si ça a bien fonctionné pour les chrétiens, pour Obama, pis pour les rebelles dans Star Wars, pourquoi pas pour les anarcho-primitivistes de l'Oregon aussi?!

Pas convaincus de voter pour l'espoir? À la fin d'un entretien avec *The Telegraph* affiché fièrement sur son site pendant la promotion de son livre *Why Hope?*, Zerzan nous fait part de ce qui l'inspire :

« *Étrangement, nous sommes à un bon moment pour être primitiviste, » dit Zerzan. « Nous n'avons jamais eu autant de technologie que maintenant, et on en sort de nouvelles plus vite que jamais. Mais c'est exactement pourquoi je pense que les gens vont commencer à résister. Ils commencent à voir que la technologie ne tient pas ses promesses. Alors j'ai de l'espoir. J'ai beaucoup d'espoir. »*

Et la journaliste d'acquiescer :

« *Moi aussi ça m'arrive parfois de ne pas tellement aimer la technologie. Comme quand mon internet est lent. Et je suis convaincue que je serais plus heureuse si je n'étais pas constamment connecté, mais je ne semble jamais y faire grand-chose. »*

C'est sûrement parce qu'elle n'a pas encore lu le dernier *Black and Green Review*.



Mais revenons à nos moutons. C'est la même réponse tout au long de *Why Hope?* : C'est en l'avènement d'un mouvement de masse anti-civ réensauvageur, préparé pour la chute imminente de la civilisation auquel il participera, qu'on doit avoir espoir et investir ensemble.

« *Ça ne sera pas facile, mais si un nombre croissant devient impliqué dans un tel changement, les moyens et les fins se présenteront. Je pense qu'un nombre croissant sentent peut-être le besoin d'une telle nouvelle direction.*

Nous trouverons nos voies quand nos buts pourront être vus et discutés. Dans notre rencontre, la conversation publique nécessaire commencera et les efforts pour avancer ensemble s'ensuivront. Pas de garantie, mais ça vaut le périple libérateur! »

-John Zerzan, Why Hope?

C'est du solide. Il y en a qui sont prêts à couper l'électricité à tout l'monde parce que Zerzan à un genre de *bon feeling*, pis on verra c'qui arrive?

Mais un mouvement de masse porté par le *common sense* et l'espoir d'être le futur de l'humanité libérée? Quelle originalité! Rien pour réinvestir le Léviathan...

Et s'il n'y avait pas de chute de la civilisation? Disons qu'il n'y ait jamais de transition vers un mode de vie primitif, ni volontairement ni par la force des choses, que la civilisation surmonte ce que nous croyons insurmontable et transcende. Il y a des firmes, des labos, des universités et des légions de nerds ambitieux à travers le monde qui travaillent sur des percées exponentielles pour relever les défis du progrès, au nom de l'humanité. Mais oui, le triomphe du progrès est hypothétique, tout comme l'est un futur primitif... et l'espoir ce n'est qu'une question de foi.

« Si nous sommes prêts à faire ce changement de perception, d'apprendre à accueillir le nomadisme des temps à venir, de voir plus loin que nous-mêmes et de s'épanouir en prenant part en quelque chose de plus grand et plus magnifique que nos propres vies, nous y avons le monde à gagner. »

-Kevin Tucker, Means and Ends, BAGR 4

Est-ce que la survie de l'humanité ou de toute vie sur Terre génère et motive mon désir de voir la civilisation anéantie (même si, parmi les scénarios hypothétiques, il est possible que la civilisation entraîne toute la biosphère avec elle dans sa chute)?

Est-ce que mon dégoût de la civilisation dépend d'un futur hypothétique?

C'est la vie de tous les jours, la présence écrasante et suffocante d'un monde humanisé, qui me dégoûte et qui pèse sur moi, et je ne ressens aucun besoin de justifier ce sentiment et cet instinct par des théories catastrophistes ou des intérêts supérieurs. Qu'on me traite de sale nihiliste!

Le monde n'a pas besoin d'une nouvelle idéologie libératrice autant qu'il a besoin de se débarrasser de ce qui rend possible la transmission d'une idéologie à grande échelle... à moins que celle-ci corrompe l'esprit des civilisés et qu'ils sombrent vers leur perte dans une telle perturbation, un tel désordre antisocial, une telle autodestructivité, que la

stabilité mondiale et ultimement le fonctionnement même de la société soit sérieusement mis en péril.

Mort à la civilisation et à tout le progrès humain!

-Lyokha

Notes :

[1] Ce nombre d'heures de travail par semaine des chasseurs-cueilleurs provient des études spéculatives des premiers écrits de Richard Lee et Marshall Sahlins. Depuis lors, les données de ces études ont été contestées dans le domaine, et Richard Lee a lui-même depuis longtemps reconnu les failles de ses premières études et révisa ses résultats. On s'entend généralement pour dire aujourd'hui que les chasseurs-cueilleurs travaillent entre 30 et 40 heures en moyenne par semaine, mais il y a toujours débat sur ce que l'on considère du travail.

Voir : Elizabeth Cashdan, *Hunters and Gatherers: Economic Behavior in Bands* ; Richard Lee, *The Dobe !Kung* ; David Kaplan, *The Darker Side of the "Original Affluent Society"*.

[2] Nurit Bird-David, Beyond "The Original Affluent Society." *Current Anthropology* 33:25-47

[3] Une phrase que les *Green Anarchist* aiment souvent utiliser dans leurs textes. Cependant, si pendant qu'ils se battent pour leur monde contre la civilisation, quelqu'un se blesse, ce n'était pas leur intention, ok?

[4] Four Legged Human, *The Commodification of Wildness and its Consequences*, *Black and Green Review* 1
Four Legged Human, *The Wind Roars Ferociously, Feral Foundations and the Necessity of Wild Resistance*, *Black and Green Review* 4

Les *Green Anarchist* n'hésitent pas à dénoncer ceux qui s'inspirent des sociétés non égalitaristes dans leur affrontement avec la civilisation s'ils n'ont pas fait le serment d'allégeance à leur idéologie. Voir Choloa Tlacotin, *A Letter to: "Halputta Hadjo"*. Un *Green Anarchist* lui, grâce à sa sagesse et ses intentions supérieures, peut piger dans toute la base de données anthropologique et choisir ce qui lui plait.

[5] Anne Chapman, *Economic and Social Structure of the Selk'nam Society*

Anne Chapman, *The Moon-Woman in Selk'nam Society*



Pour la protection des milieux humides

Oui, mais pas dans le nord!

Depuis 2017, le gouvernement du Québec a promulgué une loi exigeant une contribution financière aux promoteurs de projets qui détruisent des étangs, des marais, des marécages, des tourbières, des plaines inondables, des ruisseaux ou des rivières. Les promoteurs peuvent aussi choisir d'effectuer des travaux pour restaurer ou recréer le milieu naturel au lieu de payer. Mais depuis le 20 septembre 2018, ce règlement ne s'applique pas au nord du 49^e parallèle (la zone exemptée correspond au territoire d'application du Plan Nord), là où l'on retrouve la majeure partie des milieux humides et hydriques du Québec. L'argumentation du gouvernement va comme suit : vu qu'il y a beaucoup de milieux humides dans le nord, on peut se permettre d'en détruire quelques-uns. Rappelons que les milieux humides, comme les tourbières, captent et séquestrent le carbone. Actuellement, on compte plus de 200 000 km² de forêts commerciales, une quinzaine de mines actives (excluant les projets en développement) et des méga-complexes hydroélectriques (qui défigurent complètement le territoire) au nord du 49^e. C'est donc le open bar dans 70% de la province. Toutefois, cette nouvelle n'est pas si surprenante que ça, car le secteur minier, forestier et hydroélectrique domine depuis des décennies/siècles l'économie de cette province.



PARLER AU NOM DES AUTRES

Les pratiques de pillage dans les milieux culturels dominants

L'été 2018 a été marqué, entre autres, par la controverse entourant les pièces *SLĀV* et *Kanata*, où encore une fois des personnes privilégiées se sont permises d'interpréter de manière indulgente les relations entre des groupes dominants et des exploité-e-s. Après les documentaires québécois sur « l'héritage autochtone des Québécois » plus pathétiques les uns que les autres, la controverse s'est reproduite dans le domaine de la musique et du théâtre.

Tout a commencé avec la première du spectacle de musical de *SLĀV* (produit par Robert Lepage, en collaboration avec Betty Bonifassi), présenté au Festival International de Jazz de Montréal (FIJM) 2018. Contrairement aux réactions positives face à la sortie de l'album hommage aux chants d'esclaves afro-américains de Betty Bonifassi, *SLĀV* a été décriée par plusieurs comme une réappropriation de la culture noire, voire une démarche raciste dans ses étapes de création et de production. Le spectacle a été annulé après trois représentations. Quelques semaines plus tard, une autre production de Robert Lepage, la pièce de théâtre *Kanata*, mettant en scène l'histoire du Canada d'un point de vue des Premières Nations, est critiquée par des personnes autochtones. On dénonce le fait que celles-ci ont été ignorées dans chacune des étapes de création et de production, à part quelques consultations et quelques témoignages. La pièce a été annulée suite au retrait de co-producteurs nord-américains. Dans les deux pièces, peu ou aucune personne représentée faisait partie de la distribution du spectacle.

Mais avant de poursuivre, explorons qui est ce Robert Lepage.

En bref, il est un auteur et un metteur en scène québécois. Issu du Conservatoire d'art dramatique de Québec, il a été directeur artistique de plusieurs pièces de théâtre dans les années 80. En 1994, Lepage fonde sa propre compagnie de création multidisciplinaire Ex Machina à Québec. Il est particulièrement connu par le public général en 2008 avec le Moulin à images, une projection architecturale à Québec. Il a collaboré à quelques reprises avec le Cirque du Soleil. Il est également désigné comme le directeur artistique d'un nouveau théâtre à Québec, Le Diamant.

Le Diamant *Le corporatisme dans le milieu théâtral*

Le projet Le Diamant a vu le jour en 2008. La présidente du nouveau théâtre est la sœur de Robert Lepage, Lynda Beaulieu, qui est également son agente et adjointe à Ex Machina. Vice-

président du Théâtre, on retrouve Vincent Masson, un homme d'affaire qui a travaillé pour Ex Machina et Apple. Comme administrateur-trices, on retrouve un avocat de Québec, impliqué dans plusieurs conseils d'administration d'événements, une vice-présidente exécutive des affaires corporatives de la Capitale, une ancienne animatrice de Radio-Canada, un producteur du Cirque du soleil, le Fondateur et président-directeur général de Fondation CSN, un membre du CA de la société de développement Angus à l'origine d'un des premiers projets gentrificateurs de l'est de Montréal, le technopole Angus, et une artiste huronne-wendate. Jusqu'à récemment, un rappeur de Québec siégeait également sur le CA du théâtre et collaborait au projet.

Ce théâtre se veut comme un lieu de diffusion de la création contemporaine québécoise et internationale, contribuant à l'activité économique de la Ville de Québec, doté d'équipements hi-tech. Le théâtre est piloté par Ex Machina et Robert Lepage. Il se veut aussi un « lieu collectif » : « cet espace rassembleur sera en dialogue constant avec la communauté et favorisera la richesse des échanges. » Les présidents du théâtre sont Jacques Ménard, président à BMO Groupe financier, et Guy Cormieur, président et chef de la direction au Mouvement Desjardins. C'est comme quand la gauche québécoise rencontre la droite, c'est tellement émouvant.

Chronique d'un spectacle raciste annoncé

Ce n'est pas la première fois que Robert Lepage s'approprie des éléments d'autres cultures (pour leur exotisme) dans sa mise en scène pour divertir un public majoritairement aisé (*La trilogie des dragons* – 1985 et 2003, *Les sept branches de la rivière Ota* – 1994, *Le dragon bleu* – 2008). C'est ça sa business, monter des spectacles pour les riches. Par exemple, le spectacle *KÀ* (1), en collaboration avec le Cirque du soleil, qui se tiendra nul part ailleurs qu'à Las Vegas. Mais avec *SLĀV* et *Kanata*, il franchit une étape de plus, il produit et raconte l'histoire à la place des autres.

Le 26 juin, une centaine de personnes ont manifesté devant le Théâtre du Nouveau Monde, dénonçant que le spectacle musical *SLĀV* s'approprie des éléments fondateurs de la culture afro-américaine et qu'il s'enrichit sur le dos des personnes historiquement opprimées. Un artiste hiphop présent a dénoncé le fait que « Les Blancs ne devraient pas profiter de l'histoire, de la culture et de la souffrance des Noirs » et que « les chants d'esclaves n'ont pas été écrits pour que des personnes blanches fassent un profit sans inclure des personnes noires ». Un autre manifestant a aussi déclaré que les producteurs du spectacle « prenaient le contrôle de [leur] douleur, [leur] souffrance, [leur] histoire, pour des billets de 60 à 90 \$ ». Enfin, certains manifestants ont exigé l'annulation du spectacle et des excuses publiques de la part du FIJM.

Dans une déclaration commune, Robert Lepage et Betty Bonafassi ont riposté aux critiques :
« Oui, l'histoire de l'esclavage sous ses multiples formes appartient d'abord à ceux et celles qui l'ont subi, et à tous ceux qui en ont hérité. Mais cette histoire a été écrite par les oppresseurs autant que par les opprimés, par des blancs aussi bien que par des noirs. Et il faut en témoigner, d'abord pour qu'elle soit connue, mais aussi pour éviter qu'elle ne se perpétue.

Le métissage dans toute sa fécondité artistique et culturelle est au cœur de *SLÁV*, tout autant que l'esclavage. Avons-nous le droit de toucher à ces sujets ? Le public en jugera après avoir assisté au spectacle. De notre point de vue, nous avons surtout, blancs ou noirs, un devoir, celui d'aborder les épisodes les plus sombres de l'histoire pour tenter d'en tirer un peu de lumière.

La musique et le théâtre comptent certainement parmi les moyens les plus nobles de le faire.

- Robert Lepage, Betty Bonifassi, Ex Machina »



Analysons leur discours.

1er argument : « Mais cette histoire a été écrite par les oppresseurs autant que par les opprimés, par des blancs aussi bien par des noirs ». Le fait que des oppresseurs ont créé un problème ne te donne pas un droit ou ne fait pas en sorte que tu es habilité d'en parler à la place des personnes opprimées. Notons aussi qu'ils s'identifient aux oppresseurs.

2e argument : « Et il faut en témoigner, d'abord pour qu'elle soit connue, mais aussi pour éviter qu'elle se perpétue ». Malheureusement, faire connaître des événements historiques horribles au grand public n'évite pas de voir l'histoire se répéter. Par exemple, tou-tes les séries, films, romans, pièce de théâtre sur des atrocités passées n'ont pas du tout empêché les atrocités contemporaines. Ça prend plus que ça, comme démanteler les institutions qui permettent les atrocités, arrêter physiquement ceux qui orchestrent, contribuent et commettent les atrocités. Avec cette pièce, l'oppression continue, car on tait les voix dissidentes.

3e argument : « Le métissage dans toute sa fécondité artistique et culturelle est au cœur de *SLÁV*, tout autant que l'esclavage. » Une belle phrase vide de sens qui démontre l'incompréhension des auteur-es des conséquences historiques du système d'esclavage en Amérique du Nord.

4e argument : « Avons-nous le droit de toucher à ces sujets ? ». La question ne devrait pas être

si, mais comment. Lepage réfléchit en terme de résultat, et non de processus, et c'est au processus que les critiques qu'il a reçues s'attaquent. En plus, le simple fait d'en parler à ses ami-e-s de sa classe sociale ne provoque pas un changement. Les discours des riches peuvent changer / se modifier. Par exemple, les notions de démocratie, de liberté d'expression ou même de révolution (plus récemment), ont été associées dans un passé pas si lointain à quelque chose de subversif/déstabilisateur de l'ordre social par ceux qui exerçaient du pouvoir, mais maintenant ces mots font partie intégrante de leur langage. Donc, les discours des riches peuvent récupérer des thèmes abordés dans les discours alternatifs/d'opposition, mais les relations de pouvoir ne se déstructureront pas, elles se renforcent.

Et les deux dernières phrases du communiqué, à connotation humaniste bien occidentale, ont été placées là pour bien paraître aux yeux des progressistes québécois.

La leçon ignorée

En discutant avec des personnes intéressées par le spectacle, j'ai rapidement noté que l'accent était mis sur le fait que des citoyen-ne-s ont été insulté-es par les manifestant-es, qu'ils/elles ont été traité-e-s de racistes, et que l'appel à l'annulation du spectacle rimait avec censure. Mais est-ce qu'ils et elles ont moindrement écouté les critiques?

Le lendemain du spectacle et du communiqué de Lepage et Bonifassi, Émilie Nicolas, anthropologue et militante, en parlant des chants d'esclaves, a dit en onde d'un grand média : « Nos pratiques culturelles ont été rendues illégales, ont été méprisées, ont été décrites comme sataniques et inférieures, et comme étant une preuve du fait qu'on méritait les traitements discriminatoires au fil des siècles.

Des fois, [cet art] devient à la mode. Certaines personnes décident de reproduire cette culture, sans donner de crédit ou de récompense financière aux gens qui l'ont créée. Ça reproduit les dynamiques de vol et de pillage qui font partie de la colonisation. Quand on parle d'appropriation culturelle, fondamentalement, c'est ancré dans des rapports de pouvoir inégalitaires dans une histoire très précise. C'est profondément blessant pour les gens de voir encore une fois ce qu'ils créent être pris, sans que rien leur reste en retour. »

Et elle a aussi rajouté ce commentaire très pertinent :

« Il y a une homogénéité dans les médias et dans le milieu des arts et de la culture au Québec. Quand des représentations ou des aspects de la culture touchent les cultures noires, on a l'audace d'engager des Blancs pour le faire. C'est ça qui est raciste. Ce n'est pas : « Est-ce que ces personnes sont bonnes ou mauvaises? »

On parle d'un système qui dure depuis des siècles, dans lequel on exploite la culture, la

créativité et le génie des personnes noires, sans bénéfice. On s'approprie le crédit, on fait des messages sur l'universalité de la souffrance, sans prendre le temps de reconnaître les gens qui sont des afro-descendants, ici même à Montréal. »

Le dialogue avorté

Mais bon, les critiques ont été ignorées par les partisan-es de Lepage et les producteurs ont préféré rester muets et dans l'inaction. Ça a pris qu'un musicien afro-américain, Moses Sumney, annule son spectacle prévu au FIJM pour que les choses bougent. Paniquant devant la perspective d'une baisse de profit, le Festival de Jazz (FIJM) décide alors de s'excuser et d'annuler le spectacle *SLAV*. Le 6 juillet, Robert Lepage publie une lettre ouverte de toute beauté où il justifie son silence pour ne pas « jeter l'huile sur le feu ». Il aurait pu répondre à la critique au lieu d'en faire fi. Qu'est-ce qu'il fait à la place? Il en remet une couche.

« Je tiens à préciser que Betty Bonifassi, ses choristes, l'équipe d'Ex Machina et moi-même étions conscients, depuis le début du projet, que le sujet que nous abordions était sensible et qu'il était donc de notre devoir d'agir et de créer ce spectacle de manière respectueuse, réfléchie, informée, honnête et intègre. ...

Mais maintenant que *SLAV* est officiellement **muselé**, il nous faut bien trouver un autre moyen de dire. [...]

Pour moi, la chose la plus navrante que je note, dans la rue comme dans certains médias, c'est **l'affligeant discours d'intolérance**. Tout ce qui a mené à cette annulation est un **coup porté à la liberté d'expression artistique et je considère que mes 40 années d'expérience dans les arts de scène m'autorisent à parler avec légitimité de cet aspect de la question**.



Depuis la nuit des temps, la **pratique théâtrale** repose sur un principe bien simple : **jouer à être quelqu'un d'autre**. Jouer à l'autre. Se glisser dans la peau de l'autre afin d'essayer de le comprendre et, par le fait même, peut-être aussi se comprendre soi-même. Ce rituel millénaire exige, le temps d'une représentation, que l'on emprunte à l'autre son allure, sa voix, son accent et même à l'occasion son genre.

À partir du moment où il ne nous est plus permis de nous glisser dans la peau de l'autre, où il nous est interdit de nous reconnaître dans l'autre, le théâtre s'en trouve dénaturé, empêché d'accomplir sa fonction première, et perd sa raison d'être.

Au fil de ma carrière **il m'est souvent arrivé de consacrer des spectacles entiers à la dénonciation d'injustices subies à travers l'histoire par des groupes culturels spécifiques dont aucuns des acteurs n'étaient issus.** Ces spectacles ont été joués partout à travers le monde, devant les publics les plus divers, sans jamais que l'on ne m'accuse d'appropriation culturelle et encore moins de racisme. Bien au contraire. Ces réalisations ont toujours été bien accueillies et ont fait d'Ex Machina l'une des compagnies de théâtre les plus respectées au monde. [...]

S'il n'en tenait qu'à moi, le spectacle tiendrait encore l'affiche car je revendiquerai toujours le droit, au théâtre, de parler de tout et de tous.

Sans exception.

Aucune. Robert Lepage, Metteur en scène »

Voyons les notions clés de son discours :

1. Muselé, une notion liée à celle de censure.

Il se représente comme victime de la censure d'un groupe vaguement définie.

2. Discours d'intolérance.

Ici, il argumente que les gens qui critiquent sa pièce (sans avouer que cette pièce est problématique) ne le tolèrent pas, qu'ils font preuve d'intolérance envers lui. Ici, il retourne la position dans la configuration du pouvoir, il devient victime de l'intolérance des personnes qui se sentent opprimées par sa démarche.

3. Liberté d'expression artistique.

Depuis un certain temps, des êtres bénéficiant des relations de pouvoir en place ne cessent de crier à qui veut l'entendre qu'ils sont victimes de ceux et celles qui se lèvent debout et pis qui disent c'est assez, basta, arrêtez de parler en notre nom, arrêtez de nous utiliser et nous allons reprendre ce qui nous appartient. Historiquement, la notion de liberté d'expression a été utilisée par des minorités (de tous genres), des réformateurs ou des révolutionnaires, qui se faisaient réprimer et empêcher de publier leur littérature, parce que l'État proclamait que ces textes remettaient en question l'ordre établi. Mais là, ce à quoi on assiste, c'est des personnes bénéficiant de l'ordre social actuel, qui produisent des textes, discours, œuvres ne remettant pas en question les structures sociales, qui se font corriger par des groupes populaires et qui par la suite, prétendent que leurs droits sont réprimés. C'est quand même fucké quand tu y penses.

4. Mon expérience m'autorise de parler avec légitimité.

Lepage utilise un argument d'autorité. Il invoque son expérience (40 ans de carrière) pour se donner l'autorisation de parler, avec légitimité souligne-t-il, de la liberté d'expression. C'est ici qu'on voit comment il dévie la question de l'appropriation culturelle, le vol des créations de

personnes opprimées historiquement et le façonnage de spectacles dans le but de s'enrichir, et braque plutôt les projecteurs sur le thème abstrait de la liberté d'expression et comment sa création a été muselée.

5. La pratique théâtrale.

L'expression qui est réprimée ici est, selon Lepage, la pratique théâtrale, le fait de jouer à être quelqu'un d'autre. Personnellement, j'aime bien le théâtre et la description qu'il en fait, mais ce n'est pas la performance des actrices qui a été critiquée, c'est tout le processus de création de la pièce qui est remis en question. La performance, je suis sûr qu'elle est bonne. Et jouer à être quelqu'un d'autre, on le fait à tous les jours dans notre quotidien. On joue à être parent, étudiant-e, travailleur-euse, chauffeur-euse, policier-ière, infirmière-ier, peu importe, les personnes jouent constamment des rôles dans notre société. Ce n'est donc pas unique au théâtre, quoique j'admet que le théâtre va au-delà de la performance quotidienne, le milieu culturel rend le théâtre comme quelque chose de spectaculaire – séparant ceux/celles qui agissent et ceux/celles qui assistent, malgré les tentatives d'inclure le public – et comme une entreprise – vendre un spectacle qui sera consommé par des consommateur-trice-s.

6. Se glisser dans la peau de l'autre.

Lepage voit la critique comme une interdiction aux acteurs de se glisser dans la peau de l'autre. Une interprète afro-américaine n'est pas en soi une esclave, ce n'est donc pas le fait de glisser dans la peau de l'autre, c'est le comment et le pourquoi c'est fait, et qu'est-ce qui sera donné en retour. En d'autres mots, qu'est-ce que toute l'équipe, mais surtout les hauts placés de la compagnie, aura comme bénéfices.



7. Dénoncer des injustices sociales.

Il se donne le droit de créer au noms des autres puisque dans le passé, il a consacré des spectacles entiers à la dénonciation d'injustices. Ici, il dévie la critique avec, encore une fois, un argument d'autorité (« Au fil de ma carrière ») et en centrant le débat sur la question des intentions. Il se projette comme une bonne personne. Tout au long de sa carrière, il a créé des spectacles qui dénoncent des injustices, donc il peut voler des éléments culturels des autres

parce qu'il va bien s'en servir, c'est-à-dire pour dénoncer des injustices. Les premières personnes visées par les injustices sont capables de dénoncer eux-mêmes les injustices qu'ils subissent, pis l'élite québécoise, canadienne, occidentale, ne les écoute pas. Et bien, tant mieux, ça démontre qu'il n'y en a pas de possibilité de réconciliation de classes.

De l'irresponsabilité sociale

La position de Lepage, celle de se réfugier derrière la liberté de création et d'expression, en est une d'irresponsabilité sociale. Il dit vouloir transformer la société, mais il n'arrive pas à faire face à la critique lorsque des êtres composant cette « société » le confrontent et lui montrent le problème de son œuvre. Il dit vouloir transformer la société mais crée et produit uniquement pour un public qui exercent du pouvoir. Il veut transformer la société du haut vers le bas, comme l'approche gestionnaire à la mode aujourd'hui. Des riches peuvent être conscientisés, être moins « oppressant », mais ne remettront jamais en question les dynamiques de pouvoir déconstruisant la nature et les piliers même de leur pouvoir. Ça serait pas mal suicidaire et illogique.

Même si l'interdiction d'un spectacle soulève toute la question du pouvoir d'interdire, l'œuvre de Lepage est plus que critiquable, elle est une pacification de la résistance des afro-américaines et une manière pour les personnes privilégiées de rejeter la prise de conscience que leur pouvoir repose directement sur ces épisodes sombres du passé. Le droit à la propriété privée et le droit à l'héritage ne sont pas remis en cause.

Prise 2

Le 11 juillet, on apprend que Ariane Mnouchkine, metteuse en scène au Théâtre du Soleil à Paris a demandé à Robert Lepage de faire la mise en scène de la pièce *Kanata*, supposée parler de l'histoire du Canada à travers les rapports entre Blancs et Autochtones. La pièce sera présentée en décembre à Paris et en 2020 au Québec. La question qui m'est venue tout de suite en tête a été la suivante : mais pourquoi demander à Robert Lepage et non pas à des autochtones directement?

La dissonance cognitive à l'œuvre

En entrevue, Mnouchkine se prépare déjà à la critique. Elle dit comment le Théâtre du Soleil a adapté plusieurs pièces (des classiques) en d'autres contextes, mais oublie que *Kanata* est une nouvelle création, pas une adaptation d'une pièce autochtone. Ensuite, elle parle de l'autonomie de la troupe : « avec le Théâtre du Soleil ; la chair humaine, c'est nous. Les techniciens, les vidéastes sont Canadiens, parce que Robert a une telle expérience de cette

recherche-là, et qu'ils sont magistraux. Mais les corps vivants qui seront sur scène seront ceux de chez nous ». Ok, mais pourquoi avoir faire appel à Lepage pour vous expliquer les rapports entre blancs et autochtones et non aux autochtones eux-mêmes? Je suis sûr qu'ils auraient été enchantés de le faire. Puis, elle met en avant les origines multiples des comédien-ne-s. Ok, mais pourquoi avoir exclus les autochtones alors? Et quelles sont les origines économiques de ces comédiens? Car un riche d'ailleurs et un riche d'ici ont bien plus en commun, culturellement, qu'un pauvre de leur coin respectif.

Pour elle, l'art, c'est « l'emprunt, l'influence, le voyage des cultures, je dirais presque le caravanisme. Les cultures ont voyagé avec les épices, avec la soie, avec les envahisseurs... Il n'y a pas de gitans, de guitares, de flamenco [sans voyages]. Tout le monde s'approprie ce qu'il a aimé de la tribu voisine ; parfois avant ou après l'avoir envahie, parfois massacrée... » Les échanges culturels sont vus sans égard aux relations de pouvoir entre différents groupes culturels. Le pillage n'est pas du métissage entre deux cultures. Il faudrait arrêter d'alimenter le mythe des bonnes relations entre les colons et les autochtones (cela n'empêche pas de reconnaître qu'il y a eu, parfois, de bonnes relations interpersonnelles entre les personnes).

« Le racisme, c'est mettre l'importance dans l'inimportant, dans [une couleur de peau] ou dans la forme d'un nez. Si « Nous, Juifs », si « Nous, Noirs », on commence à entrer dans ces schémas-là, par légitime amertume, par légitime indignation du passé, on va reproduire et d'une façon aussi irrémédiable des souffrances folles, absurdes. » Selon elle, parler de couleur de peau c'est faire preuve de racisme. Cela manque de nuance. Une personne peut ne pas voir la couleur de la peau de l'autre, mais le système, lui, l'accepte et entretient les mécanismes de discrimination. Ici aussi, on confond relations interpersonnelles et rapports structurels.

« Ce qui sera important, c'est qu'on nous dise "Vous nous avez compris, vous avez compris, et vous avez compris parce que vous avez su imaginer ce que ça pouvait bien vouloir dire." » Pis s'ils vous disent que vous n'avez pas compris, que vous n'avez pas su imaginer ce que ça pouvait bien vouloir dire car vous n'avez pas passé du temps avec eux afin de vivre un peu ce qu'ils vivent au quotidien, est-ce qu'elle reconnaîtra la stupidité de sa pièce?

Quand la journaliste lui demande les sources autochtones de la recherche pour *Kanata*, Mnouchkine lui répond « Cette question est surréaliste [...] Quand le Théâtre du Soleil fait un spectacle, il se documente ! Il va à l'école ». Elle finit par dire qu'elle a visité 4 personnes autochtones, sans plus. Quel a été le travail fait avec ces personnes? Ou le contexte des rencontres?

Quand des Autochtones disent de quoi, écoutez au moins

Le 14 juillet, un texte collectif est publié dans *Le Devoir* dans la section *Opinion*, intitulé « Encore une fois, l'aventure se passera sans nous, les Autochtones? », en réponse à l'entrevue faite avec Ariane Mnouchkine publié dans le même quotidien. Voici les principaux extraits :

« Dans son entrevue donnée au *Devoir*, madame Mnouchkine explique qu'elle souhaite raconter l'histoire de la relation entre les Autochtones et les colonisateurs au Canada. Elle souhaite



qu'on lui dise : « Vous nous avez compris, vous avez compris, et vous avez compris parce que vous avez su imaginer ce que ça pouvait bien vouloir dire.

[...] Nous pensons qu'au Québec beaucoup de citoyens ont déjà compris. Madame Mnouchkine n'est pas la première à raconter l'histoire des relations entre les Autochtones et les peuples qui ont colonisé l'Amérique. Il y a eu les marins, les aventuriers, les prêtres qui ont tenu des carnets de bord. Ensuite sont venus les libres penseurs des Lumières, pour sortir l'Europe de sa grande noirceur — qui n'était pas la nôtre, soit dit en passant. Puis, il y a ceux qui voulaient tellement

nous comprendre : des anthropologues, des ethnologues, des historiens, des politiciens, des réalisateurs de western, de spectacles « Wild West », alouette, et ainsi vole la perdrix...

Alors, peut-être sommes-nous saturés d'entendre les autres raconter notre histoire.

[...] Nous ne souhaitons pas censurer quiconque. Ce n'est pas dans nos mentalités et dans notre façon de voir le monde. (...) Certains ont été consultés par les promoteurs de *Kanata*. Mais nous croyons que des artistes de nos nations seraient heureux de célébrer leur fierté sur scène dans la pièce. Est-ce que les metteurs en scène de *Kanata* ont cherché une collaboration ?

Nous comprenons, à la lumière de l'entrevue publiée dans *Le Devoir*, que l'aventure se passera sans nous, encore une fois. Madame Mnouchkine a exploré nos territoires, elle n'a plus besoin de nos services. Exit ! Elle aime nos histoires, mais n'aime pas nos voix. Il nous semble que c'est une répétition de l'histoire et de tels agissements nous laissent un certain sentiment de déjà-vu. On nous inventera, on nous mimera, on nous racontera, parce qu'elle a compris, parce qu'ils ont compris. Pardonnez notre cynisme, mais avons-nous vraiment été compris ?

[...] La réconciliation passe par l'inclusion, par l'écoute et par le respect de ce qui est exprimé par les Premiers Peuples.

[...] Enfin, monsieur Lepage s'est prononcé dans les derniers jours en affirmant qu'incarner un personnage implique de pouvoir jouer une autre identité, voire un autre genre. Oui, c'est vrai. Mais cette incarnation s'inscrit dans un contexte social et historique. »

Sentant la pression montée, Robert Lepage et Ariane Mnouchkine ont lancé une invitation aux cosignataires du texte collectif à une « rencontre de dialogue », prévue pour le 16 juillet. Dans le communiqué, Lepage s'est aussi engagé à rencontrer le collectif *SLAV Résistance* avant une prochaine diffusion du spectacle. Le 21 juillet, Lepage accepte de répondre à des questions d'un animateur radio de Radio-Canada. Il commence l'entrevue en rappelant le principe du théâtre, ensuite il aborde l'élément de la composition de la troupe de théâtre française, puis il explique la démarche des acteurs et actrices (l'origine du projet) et finit par justifier son implication.

- 1) Il rappelle que faire du théâtre c'est de jouer l'autre. Oui, mais jouer à l'Indien n'est pas toujours éthique.
- 2) Il insiste sur le fait que les acteurs et actrices composant la troupe sont des réfugié-e-s, sous-entendant qu'ils/elles un statut similaire aux autochtones (de victime?). Toutefois, il ne précise pas leur classe sociale.
- 3) Il raconte que les acteurs et actrices ont entendu parler de ce qui se passait avec les autochtones au Canada, et que ceux/celles-ci l'ont invité pour parler de la relation avec les autochtones. Okay, mais pourquoi ne pas les avoir mis en contact directement avec des historien-ne-s/artistes autochtones pour parler de ce sujet là?
- 4) Il dit avoir fréquemment travaillé avec des personnes issues d'une minorité culturelle, telles que des personnes noires ou autochtones, nommant seulement Webster et Andrée L. Sioui, ajoutant du même souffle que Webster a quitté le CA du théâtre Le Diamant et que l'artiste huronne-wendate se concentrait sur d'autres projets. Il a également rejeté du revers de la main la critique affirmant que leurs présences sur le CA jouait le rôle de caution morale (2) à ses entreprises d'appropriation culturelle.

Trop peu, trop tard

Le 26 juillet, Ex machina émet un communiqué, où ils annoncent, en somme, l'annulation de la production du spectacle *Kanata*, prétextant que des coproducteurs nord-américains ont annoncé leur retrait. Ils invitent toutes les parties à tenter de comprendre ce que sont fondamentalement l'appropriation culturelle et le droit à une expression artistique libre. Cela a déjà été compris et expliqué. C'est à eux de comprendre maintenant. Nakuset, la directrice générale du refuge pour femmes autochtones de Montréal, s'est dit heureuse de l'annulation, et a ajouté « Nous voulions seulement collaborer, et il n'était pas intéressé. » et « Les diverses nations autochtones regorgent de talent, et auraient pu améliorer la production de nombreuses

façons, afin de la rendre plus authentique ».

On a aussi appris que le projet *Kanata* a été rejeté par un comité de pairs du Conseil des arts du Canada en 2016 et que ce dernier a décidé de suspendre toute décision de financement du projet dans la cadre de la tournée en Amérique du Nord en 2019-2020. Ce qui signifie que *Ex machina* était déjà au courant, depuis un bon moment, des questionnements éthiques soulevés par *Slāv* et *Kanata*. Le Conseil des arts a écrit :

« Le Conseil des arts du Canada défend la liberté artistique, de même que le droit de toutes les personnes, particulièrement celles qui appartiennent à des communautés qui ont souffert ou qui ont été exclues en raison d'obstacles systémiques, de raconter et de partager leur histoire. Nous insistons sur la responsabilité qu'ont les artistes qui soumettent une demande de subvention au Conseil pour des projets qui abordent des éléments distinctifs de la culture des communautés autochtones ou des communautés de diverses cultures à s'engager dans un dialogue respectueux avec ces communautés au sujet de leurs aspirations en matière d'affirmation, de reconnaissance et de dignité», a écrit le directeur du Conseil des arts, Simon Brault au Collectif SLĀV Résistance le 13 juillet dernier.

Quand on pensait que tout était enfin fini...

Le théâtre Saint-Jérôme a annoncé qu'il présentera le spectacle *SLĀV* en début 2019. D'autres spectacles sont prévues à Sherbrooke, Drummondville et Saguenay. Comme a si bien dit Dan Philip de la Coalition des Noirs du Québec: « ils feront tout pour générer du profit ». Et le 5 septembre, on apprenait aussi que le Théâtre du Soleil présentait finalement le spectacle, sous le nouveau titre de *Kanata – épisode 1 : La controverse*. J'ai comme un mauvais pressentiment...

Qui est donc ce Robert Lepage?

D'un point de vue social, je dirais que Robert Lepage représente la fierté du groupe social dominant des Québécois riches et progressistes, un représentant du milieu culturel québécois, car il sait faire rayonner cette culture à travers le monde (occidental, cela va de soi). D'un point de vue psychosocial, je pense qu'il est un individu qui n'accepte pas la critique, incapable d'introspection, d'humilité et de repenser une œuvre. Une sorte de narcissique. Concrètement, avec ses collaborateurs, il monte des pièces spectaculaires, souvent insignifiantes, pour des personnes pleines de cash.

De l'appropriation culturelle

Je ne suis pas un partisan de la grille de lecture anti-oppressive, mais je trouve qu'autant *SLĀV* que *Kanata* constituent des spectacles s'appropriant la culture d'autrui, par leur processus, la

non-collaboration et leur manque de représentativité. Cela saute aux yeux. Résumons les événements. Des interprètes des communautés noires nord-américaines, facilement accessibles pour une boîte de production tel que Ex machina, ont été mis-es de côté au début du processus de création. On ne comprend pas trop à quoi Lepage et Bonafassi ont pensé durant tout ce temps. Les spectacles ont été suspendus, puis reportés car Bonafassi dit s'être foulé la cheville et avoir eu peur pour sa personne [sic], et enfin ils ont été annulés par le Festival de jazz, aux prises avec cette patate chaude. Lepage sort de son mutisme et rédige un texte démontrant qu'il n'a simplement rien retenu des critiques qu'il a reçu, s'indignant comme



seules les personnes gâtées le peuvent. Dans son texte, il sort les gros canons sémantiques : il parle de *censure* de son œuvre et de coup porté à la *liberté d'expression*, et affirme avoir été *victime d'une rhétorique agressive*.

Survient ensuite la saga *Kanata*. Dans son entrevue à *Le Devoir*, Mnouchkine adopte dès le départ une position de justification de son œuvre, de manière très maladroite. Une critique leur est adressée, sous forme de texte collectif. Lepage, qui prétend être si attaché à la liberté d'expression, répond dans une entrevue pour justifier l'appropriation culturelle et défendre le processus. Il dit que le Théâtre réunit des personnes réfugiées en France, de partout à travers le monde. Ce qu'il ne dit pas, c'est le background de ces personnes, de quelles classes sociales elles proviennent. Vivent-elles en HLM? Je ne pense pas. Mais bref. Concentrons-nous sur le processus. Ces acteur-trice-s entendent parler des injustices historiques vécues par les autochtones et ont voulu faire de quoi. Qu'une gang de monde à l'autre bout du monde veulent raconter une triste histoire de ce qui s'est passé ici, l'intention est bien entendue louable. Mais là, pour réaliser leur projet, ils/elles ont eu besoin d'aide, de guidance. Ils-elles se sont tourné-es vers nul autre que Robert Lepage pour leur raconter l'histoire et diriger la pièce. Et Robert Lepage, lui, au lieu de les mettre en contact avec un ou plusieurs artistes autochtones, prend la responsabilité sur ses épaules d'être l'intermédiaire des cultures autochtones. En entrevue, Lepage justifie sa position d'intermédiaire en disant que sur le conseil d'administration de son nouveau théâtre (12 pers.), on y retrouvait une artiste autochtone et un artiste noir jusqu'à récemment. Ce n'est pas parce que tu as un ami noir ou autochtone que tu peux parler au nom des autochtones ni des afro-américains.

La censure imaginaire et le moralisme

Que du monde ait exigé, de manière impérative, l'annulation du spectacle *SLAV* et qu'ils/elles aient traité tou-te-s les détenteur-trice-s de billet de racistes, ok, je sens effectivement un peu de moralisme. Mais de là à parler de censure et à décrier un État totalitaire, on fait preuve de mauvaise foi. Des personnes qui critiquent un spectacle, c'est comme tout le contraire d'un État totalitaire. Et comme dirait Ellul, faute de remettre en question le contrôle social et l'aliénation à la technique, le conformisme constitue le totalitarisme de demain. En d'autres mots, avec l'absence d'esprit critique, le conformisme d'aujourd'hui joue le même rôle dans nos sociétés que les dispositifs de contrôle (propagande, surveillance, répression,...) dans les États totalitaire d'hier. Lepage essaie de faire passer ceux/celles qui critiquent son spectacle comme des agents voulant contrôler tout ce qui se fait en matière d'art, lorsque dans les faits, il nous demande de nous abstenir de la critique et de nous conformer aux avis des journalistes de la critique culturelle. De plus, en affirmant être victime de censure sur toutes les tribunes, Lepage démontre comment quelqu'un, qui fait violence à des personnes, arrive à se représenter socialement dans le monde comme victime des personnes agressées.

Tous les sous-groupes tentent d'imposer leur lecture et interprétation morale des événements. Les sous-groupes dominants ont juste plus de ressources et de contacts pour réussir. On assiste donc à une compétition inégale. Malgré les différences, tous ces sous-groupes appellent les individus à se conformer (et intérioriser) aux valeurs et normes véhiculées dans leurs messages et aucun ne remettent en question le cadre des relations de pouvoir et les institutions en place. Que Lepage ait monté un spectacle pour des personnes aisées de la société québécoise, et que ces personnes défendent Lepage, n'a rien de surprenant. La majorité des personnes aisées n'iraient pas voir de spectacles confrontant leurs valeurs par des personnes moins éduquées qu'eux. Ils n'arriveraient pas à comprendre le langage utilisé (ils ne partagent pas la même éducation), ni le coût du billet trop peu élevé selon leur standard, et ils ne pourraient pas s'en vanter auprès de leurs amis. Nous ne sommes pas tous égaux.

Au début de cette controverse, je me disais laissons les riches s'amuser entre eux, on pourra se servir de ces exemples pour les critiquer. Et en plus, les personnes vivant des conditions de pauvreté s'en crissent du spectacle de Lepage et elles n'iront pas le voir. Mais avec du recul et des discussions, j'ai modifié ma position : est-ce que j'ai envie de voir des personnes aisées dire être émues face à un événement du passé, qui versent une larme mais qui ne remettent pas en question les conditions d'existence actuelles? Je comprend donc les actions contre ce type d'événements.

Une question de responsabilité sociale

Les injustices dans le monde doivent être nommées. Mais si tu en parles, assures-toi de te situer et de prendre position. Il y a bien du monde sympa qui arrivent à dénoncer des injustices, des inégalités, des codes sociaux, des relations de pouvoir vécues par des personnes défavorisées, sans parler aux noms de celles-ci. Comment? En prenant le temps de parler avec elles, en ayant des expériences de vie communes, en leur donnant une place dans qu'est-ce qu'on fait, en se remettant en question, et en appréciant les conséquences possibles de nos actes sur ces personnes. Ces personnes n'ont pas besoin de notre aide pour dire ce qu'elles pensent. En parlant à leur place, on les maintient dans une situation d'infériorité, de victimes, on efface leurs voix. On les rend socialement invisibles.

Donc, ce n'est pas une question de liberté d'expression et de droit à dire des conneries, la question est plutôt est-ce que l'œuvre (les propos, le processus, etc.) est responsable socialement? Quelles en sont les conséquences sur la population donnée? Pourquoi sentez-vous le besoin de parler à leur place. La réponse est évidente.



John Brown, tueur d'esclavagistes

C'est toute de même drôle de noter un détournement de la notion de liberté d'expression. Anciennement utilisée pour défendre nos droits et secouer l'ordre établi, elle est maintenant utilisée pour renforcer l'ordre établi.

Parler au nom des autres

Que vous pensez savoir qu'est-ce qui serait mieux pour les autochtones ou d'autres personnes défavorisées, que vous vouliez bien faire et ayez de belles intentions, ou que vous partagez des caractéristiques sociales de la population cible mais cherchez à avoir le monopole sur l'expression culturelle du groupe, vous faites la même chose, **vous parlez au nom des autres**, vous effacez les voix des populations défavorisées du discours public et vous les tassez complètement de la scène. Au lieu de les soutenir, on leur enlève le pouvoir de créer et déterminer comment ils et elles veulent vivre, tout ça dans le but de construire un capital social ou politique sur leur dos.

1. « KÀ s'articule autour d'une histoire, une aventure de bons et de méchants évoluant dans un univers volontairement intemporel, où s'entremêlent arts martiaux japonais, opéra chinois, capoeira brésilienne et rythmes africains » *Voir*, 10 février 2005

2. Le terme utilisé par Lepage en entrevue était *tokenism*.

Early Islam and the State

“If anyone desires power, all power belongs to God“

The Qur’an 35:10

Mohammed and early Islam is also the story of the creation of a state where one did not exist. What began as a theocracy in the town of Yathrib, now known as Medina, would soon become a vast empire.

Medina, and Mohammed’s hometown, Mecca, lie in present day Saudi Arabia, at Mohammed’s time a mainly polytheistic tribal area on the fringes of the warring Byzantine and Sasanian empires.

Around the age of forty, Mohammed, already a pious man, believed that he had begun to receive revelations from God through an angel. At the time he was married to a wealthy merchant who was fifteen years older. The revelations proclaimed him a prophet whose duty was to receive and convey God’s messages. He was told to “follow what has been revealed to you of your Lord’s Scriptures: there is no changing His words, nor can you find any refuge except with Him” The Qur’an 18:27.

The revelations would become the Qur’an which Muslims believe to be the direct word of God. In it Mohammed is presented as the last in a long line of prophets stretching back to Abraham, including Moses, Noah and other prophets of the Old Testament, as well as Jesus, considered a prophet but not the son of God. Islam is monotheistic and similar to Judaism and Christianity. One finds many of the same features: heaven and hell, angels and the devil, a final judgement, the washing away of sins through repentance...

Some verses of the Qur’an give specific instructions on subjects such as marriage and divorce.

Repeated is the Old Testament anti-homosexual story of Lot (see 29:28-35).

Some verses are apocalyptic and God goes on a rampage and destroys the planet: “When the earth and its mountains are raised high and then crushed with a single blow” 69:14; “When the earth is pounded to dust, pounded and pounded” 89:21.

In the Qur’an one finds numerous references to nature. However, they primarily serve to instrumentalize nature in order to assert God’s power and authority. The descriptions are usually superficial and uninformative. God is no Einstein revealing secrets. God does not

grant autonomy to nature, or to humans. The viewpoint of the revelations can be summed up in the following command: “Do not bow down in worship to the sun or the moon, but bow down to God who created them, it is truly Him that you worship” 41:37.

A respectful healthy relationship with nature of course does not imply taking nature as a God.

Also, the above formula demonstrates the obsession with adoration displayed throughout the text.



“We sent you only to give good news and warning” 25:56, Mohammed is told during a revelation, outlining a dual mission. The goal was to induce in people a state of “fear and hope” 32:16. Thus the text constantly contrasts idyllic descriptions of an afterlife with horrifying punishments inflicted upon disbelievers and those who do not obey. Concerning hope, offered is redemption: “We shall certainly blot out the misdeeds of those who believe and do good deeds” 29:7.

Concerning heaven, desert dwellers in Arabia would appreciate that it is said to be air-conditioned: “They will sit on couches feeling neither scorching heat nor biting cold” 76:13. In the text we learn little about what people actually do in heaven. The impression given is of a luxury hotel where people are “served with silver plates and gleaming silver goblets” 76:15, or, alternatively, “dishes and goblets of gold” 43:71. “Devoted youths like hidden pearls wait on them” 52:24. Heaven dwellers are chic dressers wearing “silver bracelets” and “garments of green silk and brocade” 76:21. Offered is the ultimate superlative offer: “There they will find everything they wish for” 25:16. Zeroing in on what would be near or at the top of many a male wish list, “We pair them with beautiful-eyed maidens” 52:20 “untouched beforehand” 55:56.

As for warnings, threats of violence and denunciations of disbelievers are recurrent themes, and here we are not talking about a few, or a few dozen, but hundreds of threats and denunciations. This onslaught permeates and colours the entire book. “My torment is

the truly painful one” 15:50, God brags. Punishments, it is made clear, will not only be painful but very very painful: “agonising torment” 3:91; “humiliating torment” 4:37; “painful punishment” 5:73, “humiliating punishment” 4:102; “double punishment” 7:38; “bitter torment” 14:22; “torment upon torment” 16:88; “harsh torment” 31:24; “perpetual torment”. 37:9.

Specific torments are outlined. Upon death, disbelievers would be assaulted by angels who will “beat their faces and their backs” 47:27. “The guilty will be known by their marks and will be seized by their foreheads and their feet” 55:41; “They will find out when, with iron collars and chains around their necks, they are dragged into scalding water, and then burned in the Fire”. 40:70. “When their skins have been burned away, We shall replace them with new ones so that they may continue to feel the pain: God is mighty and wise” 4:56.

All this is presented as justice. It more resembles pure sadism.

Told and retold are tales of past massacres claimed to have been carried out by God against those who resisted prophets. In the typical scenario, a prophet appears in a community which rejects the prophet. God then saves the prophet and the believers and destroys the community: “some We struck with a violent storm; some were overcome by a sudden blast; some We made the earth swallow; and some We drowned” 29:40.

A Community is Born

Mohammed’s first convert was his wife Khadija. Other early converts were his cousin Ali as well as a couple of aunts. Another was Abu Bakr, a close friend who would become the first Caliph. Mohammed instituted regular prayer sessions and demonstrated how to pray. Revelations he said he received were relayed containing instructions and doctrine. Polytheism was denounced and monotheism affirmed. An afterlife and final judgement were posited. It was stated that each person is accompanied by two angels positioned “before him and behind” 13:11 which spy throughout one’s life.

Central was acceptance of a relationship of authority and ownership: “Whatever is in the heavens and in the earth belongs to God” 2:284. In other words, we are said to be God’s property. From this it follows that “everlasting obedience is His right” 16:52. “When God and His Messenger have decided on a matter that concerns them, it is not fitting for any believing man or woman to claim freedom of choice in that matter: whoever disobeys God and His Messenger is far astray” 33:36.

For the first three years Mohammed did not preach openly. When he began to do so, initial

tolerance or indifference soon soured. His harsh critiques of Meccan customs and beliefs and all the threats shocked and angered many. Dissent within families and clans emerged as some adhered to the new religion while others were firmly opposed. Aspects of Mohammed's theology such as the existence of an afterlife and the final judgement were rejected by the Meccans. Both sides issued challenges. Mohammed demanded that the Meccans prove that their Gods have powers, while the Meccans challenged the Muslims to prove that their God has powers.

Eventually, the Meccans began to organise against Mohammed, attempting to respond to his preaching with counter propaganda and persecuting the most vulnerable believers who were not under the protection of clans. At one point several dozen leaders met and produced a document instituting a boycott of Mohammed's clan. The goal was to pressure them to get Mohammed to tone it down. No trade was to take place with his clan and intermarriage was forbidden. The boycott would eventually weaken and be abandoned, but hostility toward the Muslims remained.

Meanwhile, Mohammed had made a number of converts from Medina who had pledged allegiance to him. A plan evolved whereby the community would move to Medina. In small groups, the believers set out northward. Mohammed was one of the last to leave, narrowly avoiding assassination according to tradition.

The first half of his prophethood had now come to an end. A new phase was beginning and new roles: bandit, warlord, law-giver, diplomat. In the words of one biographer, "*le prophète armé*".

Governance

There is no clear outlook concerning governance in the Qur'an. Establishing Mohammed's authority is the primary goal as a link in a transmission belt: from God through an angel through Mohammed to the public. What would happen after Mohammed's death and what types of structures should be in place remain nebulous.

A number of mentions are made of God's role in previous eras. In the Qur'an God says to Abraham, "I will make you a leader of people" 2:124. Moses says "My people, remember God's blessing on you: how He raised prophets among you and appointed kings for you" 5:20. God says to David, "We have given you mastery over the land. Judge fairly between people. Do not follow your desires, lest they divert you from God's path" 38:26.

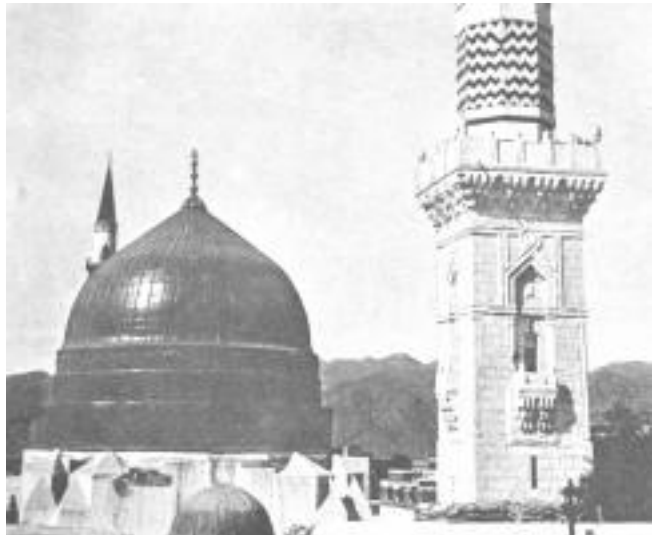
Individuals' desires versus God's desires is a tension throughout the book.

Concerning the situation during Mohammed's time, the text appears to call for a theocracy, or at the least, Muslim dominance: "God has made a promise to those among you who believe and do good deeds: He will make them successors to the land, as He did those who came before them" 24:55.

Although Mohammed had a unique status as prophet, he was accompanied by an inner circle of followers who were related to him by marriage. Abu Bakr, the first Caliph following Mohammed's death, married his very young daughter Aisha to Mohammed. Mohammed married Hafsa, the daughter of Omar, who would become the second Caliph. Uthman, the third Caliph, married Mohammed's daughter Umm-Kalthum. And the fourth Caliph, Ali, married Mohammed's daughter Fatima.

In Medina, Mohammed and the emigrants from Mecca settled in and built a mosque. The Muslims were now able to practise their religion freely. In recent years, bloody conflicts had occurred between the two main tribes in Medina. Also living in Medina and on the outskirts were several Jewish clans.

Initially, it was hoped that Mohammed's abilities as a diplomat could be of use in resolving conflicts. He was seen to be an impartial judge. A Covenant of Medina was adopted which accorded an important role to Mohammed: "Whatever difference or dispute between the parties to this covenant remains unsolved shall be referred to God and to Mohammed, the Prophet of God – may God's peace and blessing be upon him. God is the guarantor of piety and goodness that is embodied in this covenant".



Early in Mohammed's stay in Medina a momentous decision was made to raid Meccan caravans. Mohammed had previously led caravans himself when he was hired by his future wife Khadija. He now became a bandit attacking caravans.

Several aspects of the new situation can be noted. On one level the raids were a way of generating funds. They were also a means of solidifying the Muslim community through collective action. In effect, the raids represented the initial stage of what would later

become a Muslim army, armed force being an essential aspect of the creation of a state.

On another level, the raids of course were sure to antagonise the Meccans.

The first few raids were unable to locate the caravans. Then a raiding party successfully captured one. Of its four defenders, one was killed, two were captured and one was able to escape. The prisoners and goods were taken to Medina. Mohammed received a fifth of the booty, another sign of the beginning of a state. Abu Sufyan, an important Meccan leader, was heading back from Gaza with a caravan. Mohammed and several hundred Muslims set out but word of it had reached Mecca and a force of a thousand headed out to confront the raiders. The caravan would escape and a battle took place which the outnumbered Muslims won decisively. Fifty Meccans were killed, including a dozen leaders, and fifty taken captive. Most were ransomed but two who had played a leading role in criticizing and mocking Mohammed were executed. It was a crucial victory for the Muslims which enhanced their confidence and prestige as a force to be taken seriously.

Revelations ordered a militarisation of the Muslims: “Fighting is ordained for you, though you dislike it. You may dislike something although it is good for you, or like something although it is bad for you: God knows and you do not” 2:216.

Here again human agency is negated and replaced by obedience.

Other-worldly arguments are also invoked: “Do not say that those who are killed in God’s cause are dead; they are alive, though you do not realise it” 2:154.

Meanwhile, not neglected was the practical aspect: “So enjoy in a good and lawful manner the things you have gained in war and be mindful of God” 8:69.

Jews and Hypocrites

Mohammed and his followers were now on the way to consolidating their control in Medina. However, two centers of opposition remained, the “hypocrites” and the Jews. Hypocrites is the term used in the Qur’an to describe people who are harshly denounced. Since the winners usually write history, it is hard to tell who they were. One thing clear is the change in situation. When Mohammed and his followers were a persecuted minority in Mecca, there was little advantage in joining the group. Now that the Muslims were in power, the term implies pressures to adhere – or appear to adhere – to the new religion.

Descriptions of the hypocrites set out the viewpoint of the revelations: “The hypocrites try to deceive God, but it is He who causes them to be deceived. When they stand up to pray, they do so sluggishly, showing off in front of people, and remember God only a little,

wavering all the time between this and that, belonging neither to one side nor the other” 4:142. According to another description, “The hypocrites, both men and women, are all the same: they order what is wrong and forbid what is right; they are tight-fisted. They have ignored God, so He has ignored them. The hypocrites are the disobedient ones” 9:67.

Another factor involved here was the belief of some in Medina that the raids carried out by Mohammed were causing disruption and endangering the town by inviting retaliation.

“Prophet, strive against the disbelievers and the hypocrites, and be tough with them” 9:73 Mohammed is ordered. He is told, “If the hypocrites, the sick at heart, and those who spread lies in the city do not desist, we shall rouse you against them, and then they will only be your neighbours in this city for a short while. They will be rejected. Wherever they are found, they will be arrested and put to death” 33:60.

The revelations are conferring upon Mohammed the powers of a state.

Poetry played an influential role in Arab society. Revenge was taken against poets who had criticized or mocked Mohammed and his faith. Acma bint Marwan was slain with a sword as she slept among her children. The very old poet Abou Afak was also killed while asleep. A ruse was used to lure Ka’b ibn Ashraf into a trap. He was killed and beheaded and the head was presented to Mohammed.

The situation with respect to the Jews was of a different nature. In part it was theological. Mohammed wished to be recognised by the Jews as a legitimate prophet following the tradition of the prophets of Israel. Instead his prophethood was rejected by the Jews (with a few exceptions) and he was accused of misrepresenting scripture.

The response of the revelations was to go on the offensive. The tables were turned and it was the Jews who were accused of going astray.

Although the Qur’an states at one point that Christians are preferable to Jews, at least those who accepted Mohammed’s prophethood (see 5:82), elsewhere Muslims are warned against both: “You who believe, do not take the Jews and Christians as allies: they are allies only to each other. Anyone who takes them as an ally becomes one of them” 5:51.

The Jewish Bani Qaynuqa clan held a market in the center of Medina. They were metalworkers, goldsmiths and armour makers. Two other Jewish clans, the Bani Nadir and the Bani Qurayzah lived on the outskirts of town and occupied some of the best land. All

these groups would experience disaster.

The first was the Bani Qaynuqa. It began with an incident that might be called an obscene joke, or in today's terms, harassment. A Muslim woman was seated near the stall of a Jewish goldsmith. Without her noticing, the goldsmith managed to attach her garment with a thorn in such way that when she stood up, her skirt was removed exposing the lower part of her body. Laughter erupted and the woman was furious. A Muslim man intervened, a fight broke out and the goldsmith was killed. Jews in the market then killed the Muslim.

Blood had now been shed on both sides. Members of the Jewish clan, about seven hundred people, retired to their strongholds. They awaited help from their allies which did not materialise. They were besieged and after fifteen days were forced to surrender. They were ordered to leave Medina and leave their goods behind.



The Bani Nadir clan was the next to be forced out. The reason this time was supernatural: a revelation said the clan intended to assassinate Mohammed. Mohammed sent a messenger to the Bani Nadir telling them to depart within ten days. Hoping to receive aid from allies, they refused. When the attackers started

chopping down their palm trees and help did not arrive, they surrendered. They were allowed to take as much as they could carry on camels and were ordered to depart and to leave their arms and armour behind. Their lands were allotted to some of the original Muslims who had emigrated from Mecca with Mohammed.

The battle of Uhud

The Meccans raised a large army and headed toward Medina. Mohammed raised a smaller army and set out to confront them. On the way his troops camped out. The next morning, three hundred doubters and “hypocrites” deserted and headed back to Medina.

When the two armies met near Uhud, the Muslims initially had the advantage but the tide then turned. When the battle was over, Muslim losses, about sixty-five killed, were considerably higher than the twenty slain among the attackers. In the Qur'an the defeat is termed a "punishment" 3:152 for at one point disobeying orders during the battle.

Although Mohammed had been wounded and the Muslims had suffered heavy losses, the Meccans and their allies had not achieved their goal of eliminating Mohammed and capturing Medina. For the Muslims, this would be the last defeat. A new phase of expansion outside Medina was now beginning.

Alliances were made with tribes in the region and raids were carried out against tribes that were hostile or were said to be considering attacking the Muslims. An assassin was sent to kill a clan leader who had vociferously denounced the Muslims. Raids took place as far away as the Syrian border.

Evangelisation parties were also sent out as theological influence increased along with military might.

The Meccans made one last attempt to attack Medina. The Battle of the Trench was so named because a trench was built which prevented the attackers from breaking through. When they began to run out of provisions and became discouraged, they abandoned the siege and went home.



One of the consequences was the elimination of the Bani Qurayzah, the last Jewish clan in Medina. They were accused of being in contact and collaborating with the enemy. Their fortresses were besieged for twenty-five days until they surrendered. The between six and nine hundred men were beheaded and the women and children sold. The massacre surely sent shock waves throughout Arabia.

A treaty which was to last for ten years was now worked out between the Muslims and Mecca. During this period a pledge of allegiance was made to Mohammed which further institutionalised his power. The revelations looked on approvingly: "God was pleased with the believers when they swore allegiance to you under the tree" 48:18. The treaty allowed

a breathing space which was used to attack the Jewish settlement of Khaybar. Among its inhabitants were members of the Bani Nadir clan exiled from Medina. One after another, Khaybar's seven fortresses were attacked and forced to surrender. Initially Mohammed wanted the Jews to leave and leave behind their goods. Eventually a deal was worked out whereby they could stay but half the produce from their fields and orchards would be regularly handed over. To avoid being attacked, the Jewish settlement of Fadak surrendered on the same terms. Mohammed then besieged the nearby Jewish settlement of Wadi I-Qura which surrendered on the same terms.

These tributes were taxes, another key aspect of the creation of a state.

A clan allied with Mecca now got into a conflict with a clan allied with Medina. This could be seen as a possible violation of the treaty. The Meccan leader Abu Sufyan travelled to meet Mohammed to try to ensure the treaty was still in place. He was coldly received. Mohammed raised an army of ten thousand and set out for Mecca. The overwhelming force met with little resistance. A small group attacked the invaders and was quickly dispersed after ten or twenty of them were slain.

Mohammed went to the Ka'ba, the sanctuary claimed by both the Muslims and the polytheists, and had all the idols destroyed and ordered anyone with idols in their homes to destroy them.

The polytheist Hawasin tribe raised a large army and was preparing to attack Mohammed who set out from Mecca and defeated them at the battle of Hunayn.

Armed resistance had now come to an end and Mohammed was master of most of Arabia. Many delegations arrived to pledge allegiance to him.

It was at this point, it can be said, that the state was born. The basic elements were now in place: a decision-making body (Mohammed and his close advisors); control of the territory through armed force; revenue generation: taxes and future military conquests in classic colonialist fashion. Christians and Jews were told to expect aggression unless they "pay the tax and agree to submit" 9:29.

After a brief illness Mohammed died. A succession had not been worked out and Abu Bakr was made the first Caliph. Some had supported Mohammed's cousin Ali and they would become the future Shiites.

Many tribes which had made agreements with Mohammed now attempted to regain their independence. These revolts were crushed by Abu Bakr. That taxes be paid was imposed.

Following this consolidation during Abu Bakr's brief reign, the stage was set for the rapid expansion of the empire under subsequent Caliphs.

All quotes from the Qur'an are from the Oxford World's Classic version, 2005

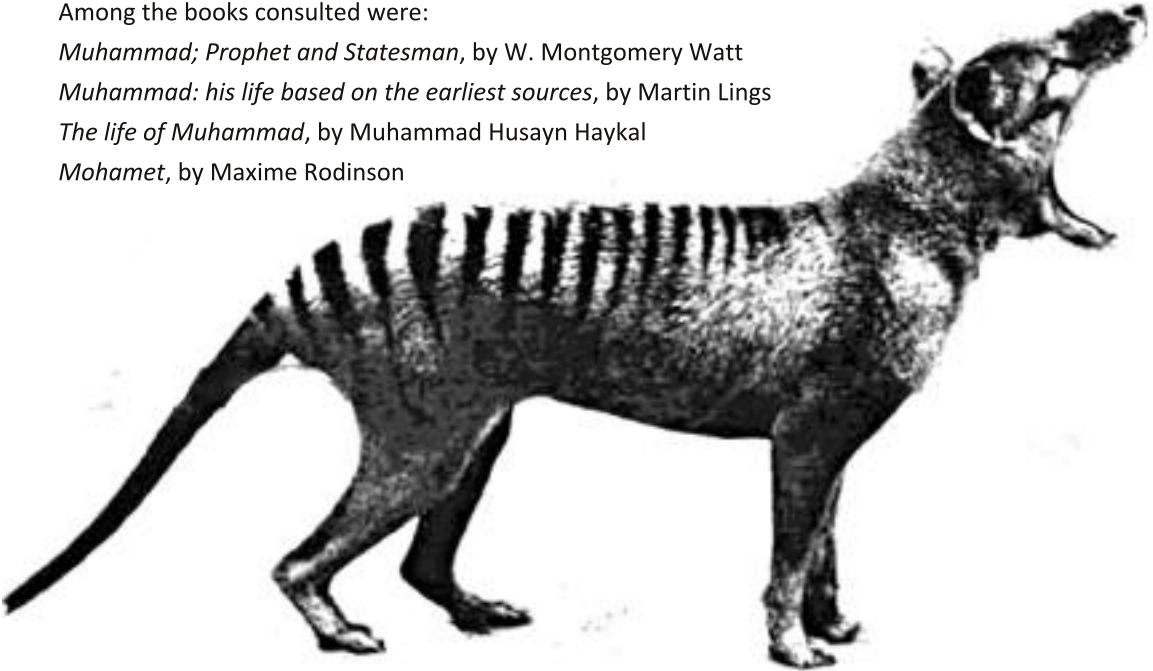
Among the books consulted were:

Muhammad; Prophet and Statesman, by W. Montgomery Watt

Muhammad: his life based on the earliest sources, by Martin Lings

The life of Muhammad, by Muhammad Husayn Haykal

Mohamet, by Maxime Rodinson



Les « Sentinelles » sont un des rares peuples chasseurs-cueilleurs ayant survécu aux assauts de la civilisation. Ils sont la dernière des populations des îles Adaman, qui, comme ailleurs, a payé cher l'arrivée des civilisés : les navigateurs, les colons, les braconniers, les missionnaires ; les enlèvements, les massacres, les déforestations, les maladies... Si les Sentinelles sont encore là à résister sur l'île de North Sentinel, c'est bien sûr grâce à leur ingéniosité et à leur résilience, mais c'est aussi beaucoup grâce à leur méfiance, leur hostilité et leur agressivité. Dernièrement, un jeune américain du nom de John Chau a voulu évangéliser ce « dernier bastion de Satan ». Il a payé des pêcheurs pour qu'il puisse amener un ballon de football et l'amour de Jésus (et ses maladies) sur l'île isolée : les Sentinelles l'ont reçu avec des flèches et la mort. John Chau sera possiblement exhumé comme d'autres ayant passé par là avant lui : accroché à un pieu sur la plage face à la mer.



** Ce texte a été pitché, recraché, ça vomit par boutte, y'en a encore qui reste dans la gorge... C'est écrit au « je » même si c'est une histoire encore trop commune...*

Touches-moi, touches-moi pas, touches-moi, touches-moi pas, touches-moi, touches-moi pas, touches-moi, touches-moi pas, touches-moi, touches-moi pas...

AA
AAA

Je trouvais l'oncle de mon ami pas mal cute. Faique mes ami.es ben gentil.les se sont arrangé.es pour que je me retrouve seule avec lui. J'avais 14 ans, on était allé veiller chez lui. Pis là ben sont tout.es descendu.es au sous-sol, me laissant seule à l'étage avec lui et est arrivé ce qui devait arriver. Ben oui ça devait arriver, c'est ce que tout le monde poussait pour, c'était pour ça que c'était arrangé. En plus, il nous avait acheté tout l'alcool qu'on voulait et on pouvait faire n'importe quoi chez eux. Y'était trop cute et trop cool ! **Criss d'osti de dégueu de looser**, quessé tu fais à te tenir avec une gang d'ados ??? quessé tu fais à avoir l'air cool parce que tu peux acheter de la bière ? J'espère calice que tu peux acheter de la bière, t'as 33 ans tabarnak !!!! Y'a pas essayé de recommencer, y'était pas mal plus discret après. Pervers, mais s'est quand même rendu compte que c'était peut-être pas correct finalement, parce que la fille a l'avait l'air p'tite face à son gros pénis. Le beau cave travaillaient à l'épicerie du village. Pas un looser pantoute ça, toutes les madames le trouvent ben beau, pis les jeunes filles aussi qui lui font des sourires ingénues quand elles vont piquer du chocolat à l'épicerie.

Mais bon c'était pas la première fois ni la dernière. Je savais qu'il fallait que je fasse ce qu'on attendait de moi, que me laisse toucher pour recevoir de l'amour. Ça venait

avec. Le premier qui m'a montré ça c'est mon père. Je ne suis pas encore capable de dire ces choses. **Fuck you.** Ton rôle c'était de me protéger, pas de m'abuser. Le monde est bien assez violent, pourquoi t'as été mauvais ?

Le pire c'est d'avoir à prouver que je l'aimais, alors que y'avait comme un truc qui passait pas. En fait c'est tout le temps ça. Montres-moi que tu m'aimes !

Quelques temps avant le mononcle, c'était le neveu. Ça a été rapide, tellement rapide, je pensais qu'il arrêterait parce qu'il avait soudain des remords à cause de sa blonde. Ben non, y'avait arrêté par'qu'y avait fini sa job. Je m'en suis rendu compte quelques semaines après, par'que le sang ne coulait pas comme prévu. Bon, se cacher et se débrouiller, y'a pas trop le choix... pour ça pis les bibittes. Par'qu'en plus de ses spermatozoïdes, le ti con m'avait laissé des morpions...

Faique après le mononcle, j'ai décidé de les prendre plus jeune. Y'avait justement un gars qui traînait avec la gang qui était pas mal cute... fin vingtaine. Ça l'air que lui aussi y me trouvait de son goût. Envoye, t'es faite comme une femme. Déniaise. Laisses-le faire, après ça y'est content. Tu vas ptêtre avoir un ti bec ? Un sourire au moins. Des regards... J'ai eu la totale. La déclaration d'amour, le chum. Ah wow, t'es hot sortir avec un vrai homme, pas un ti cul boutonneux maladroit. Mais je me suis tout le temps demandée, comment quelqu'un peut prétendre t'aimer s'il te connaît pas, et ne s'y intéresse même pas ? Si vous avez rien à vous dire, si sa vie est la tienne sont deux réalités différentes. Que tu pénètres dans sa vie, en cachette pour pas que ta mère le sache, qu'il te pénètre, mais ne connaît rien de toi ? Criss d'ostie de fucker, t'aime ça les corps jeunes ? Ah t'es tellement belle, ah laisses-toi faire, je vais te montrer comment... Viens dans mon 11/2, on va s'faire une track, pis je vais te fourrer.

Pourquoi laisser une personne entrer dans son intimité physique tout en bloquant tout accès à ses pensées, à ce qui se passe à l'intérieur ?

Y'a eu un nouveau à l'école. Y t'aime, que les autres me disent... Mais comment il peut m'aimer, ça fait un mois qui est là, on se connaît pas ??? Arrête de le niaiser, que les autres me disent... Ben là, j'ai couché avec, j'ai rien promis. Anyway, y'était trop fin. Anyway, y m'aimera pus dans un mois...

Par'que c'est ça, tous ceux qui ont prétendu m'aimer ont arrêté quand ils m'ont connu davantage. M'ont crissé là. Ado, c'était facile de s'trouver un gars dans l'fond d'un party qui va être ben partant pour te passer le doigt sous prétexte que t'as eu un kick sur lui en 6e année. Aussi facile que de trouver un gars pour te promettre de

revenir te voir parc'que toi tu y promets que tu vas l'amener dans ta chambre quand ta mère sera parti travaillé. Eye, la salope, lâches mon chum ! Quoi, c'était pas ton chum la semaine passée quand y m'a montré sa graine... Mais pourquoi y t'a choisi toi ???

Devenue adulte, c'est une autre gamick. C'est pas juste se tortiller face à un gars excité, c'est une performance, être wild. Comment se croire aimer quand on se se sent juger ? Répondre aux attentes, devoir être épanouie sexuellement, être libérée.

L'exigence de l'amour libre contemporain, c'est de **performer**. Quand t'offres une baise mémorable à un gars, peut-être qu'il va te rappeler ? Ça c'est de l'amour ! Surtout pas s'énerver, surtout pas se fâcher après lui qui se croit tout permis. Le laisser fourrer la terre entière, s'il revient toujours à moi c'est parce qu'il m'a choisie... Toujours dire oui quand il revient. Effacer ses limites. Toujours dire oui.

Théoriser ses émotions, rationaliser ses réactions, aplanir tout conflit relationnel sous prétexte de la liberté individuelle. **Parce que l'amour c'est bourgeois qu'y disent**. Faut pas s'attacher, faut pas être jalouse, faut rien promettre, faut être libérée.

J'ai pas voulu dire « moi aussi ». Quoi, moi ça a jamais été « violent » ?! Quand ton père fouille sous tes vêtements... quand ton chum est tellement excité qu'il te remonte le manteau dans face, parc'qu'on s'en fout de ta face, montres tes boules... quand l'autre pense que tu dors pis te met la main des culottes, c'est discret même si ça fait mal... **quand tu penses « non stp fais juste me rassurer, me serrer dans tes bras »** mais que ça finit toujours avec le cul...

Faique j'ai laissé tous ces osties de fuckers me pourrir la vie, détruire la valeur que je pourrais me donner. Jamais été aimée pour vrai, pour de vrai vrai vrai, pour moi, juste moi comme je suis. **Ni les ami.es ni les amants**. Ben non, elle n'est pas aimable celle-là, est ben fine mais elle est **PAS AIMABLE**. Pas quelqu'un qu'on peut aimer. C'est pas une qualité que j'ai.

Alors j'en suis arrivée là. **Ça explose constamment**, alors je ne peux plus faire semblant, je dois répliquer.

Le goût d'être asexuée, asexuelle qui revient fréquemment. Que ça existe pas, juste pas. Mêlé avec le fait qu'avec le temps, avec certains, avec moi, j'ai eu du plaisir pourtant.

sale plaisir jouissif dégueu enivrant abusif doux douleur caresse amour viol bon mauvais beau délice malsain agréable rire performance vicieux charme délice pervers sensuel invasif orgasme (non) désiré



TANT QU'IL SE CONSOMME
DU PÉTROLE,
IL FAUT EN TRANSPORTER.
LA MEILLEURE SOLUTION :
AYONS DES VOITURES
ÉLECTRIQUES.

- Lucie Charlebois,
ex-ministre déléguée à la Santé
et députée de Soulanges